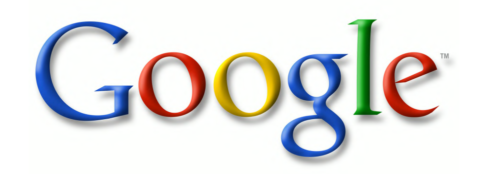
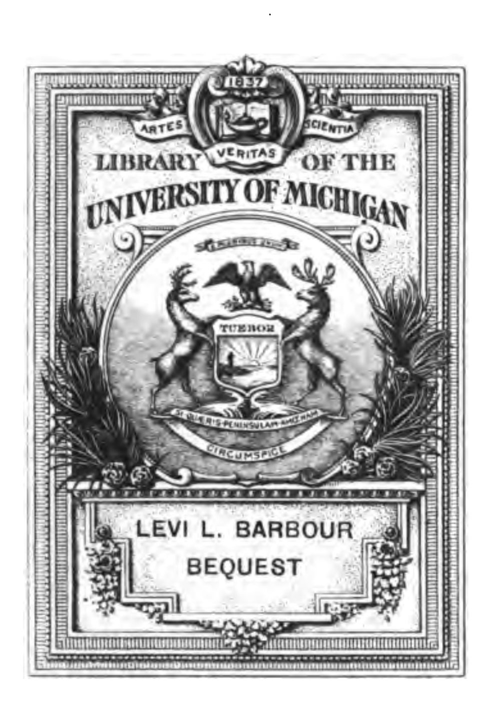

Google


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST



Après l'Amour

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

JULES FABIEN .... 3 fr. 50
MADEMOISELLE NINON................ 3 fr. 50
APRÈS L'AMOUR. — Illustrations de Fernand Fau..................... 3 fr. 50

A PARAITRE

ROMANS

LE ROMAN D'UN PRINCE.
LES SEPT PÉCHÉS PARISIENS. — Illustrations de José Roy.

THÉATRE

LES NOCES DU RÊVE, Ballet-Pantomime en deux actes. — *En collaboration avec M. Félicien Champsaur.*
DON JUAN, Ballet-Pantomime en deux actes. — Illustrations de José Roy.

PARIS MODERNE

LA FEMME DE PARIS. — Illustrations de Fernand Fau.

PIERRE DE LANO

Après l'Amour

AVEC 100 DESSINS

DE

FERNAND FAU

Gravure de ROUGERON et VIGNEROT



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, Place de Valois, Palais-Royal

—

1889

Il a été tiré de cet ouvrage 15 exemplaires sur papier impérial du Japon

A

FÉLICIEN CHAMPSAUR

A Félicien Champsaur.

Mon cher ami,

En témoignage d'une affection sincère, en souvenir d'années camarades, lointaines déjà, en mémoire d'heures écoulées en un commun rêve,

je vous offre ce livre.

C'est là l'esquisse d'un monde peu décrit, peu étudié, peu connu; — le récit d'une misère sociale, d'une de ces misères qui perchent haut, si haut, que ceux d'en bas ne les voient point; — l'analyse d'un lambeau de la vie mondaine, — fixés en des pages rapides, — comme une découpure de photographie projetée dans la clarté d'un transparent.

Un peintre, jeune ainsi que nous, amoureux des choses présentes, observateur attentif et consciencieux du décor et des acteurs du théâtre parisien, M. Fernand Fau, m'a prêté le concours de son très

personnel talent, ici. — Ferai-je son éloge? — Je vous présente son œuvre, en toute sympathie, en toute et profonde estime, mon cher Champsaur, et cette présentation vaut mieux qu'une vaine rhétorique.

Drame ou comédie? — De quelle épithète baptiser ce livre ? — L'étiquette littéraire est peu, à notre époque. Selon que l'éducation, les circonstances, les milieux, nous ont habitués à la vision des manifestations vitales de la société, nous appelons comédie ou drame l'action entrevue ou dont nous avons suivi le développement en une narration. Volontiers, je pense que tout est comédie. Je ne crée nulle formule. Un autre, avant moi, a parlé et c'est tant pis si on ne l'a pas toujours écouté.

Je ne sais quelle émotion d'artiste et de poète s'empare de moi, en gravant votre nom au seuil de cette œuvre. En un temps où l'égoïsme, l'envie, la calomnie, la félonie n'épargnent que les insignifiances, que les médiocrités, il est courageux d'étaler, au plein jour, son amitié ou son admiration; il est courageux de répondre à l'expression de ces sentiments, par une équivalence, en acceptant une dédicace.

Frères d'armes, dans l'indépendance de

ma vie littéraire, je vous envoie cette marque d'un attachement que m'inspirent votre amitié et votre talent.

Les batailles vous sont familières, mon cher Champsaur, et si ce livre soulève quelque controverse parmi les lettrés, quelque fièvre, quelque révolte parmi les gens du monde, il n'y aura là rien qui vous troublera.

Mais pourquoi ces pages provoqueraient-elles la discussion ? — Simplement, parce qu'elles sont sincères. — Déjà, lorsque je publiai mes deux premiers romans, des coteries se sont inquiétées, se sont cabrées Dans la peinture du monde spécial à laquelle je m'essaie, on a cru découvrir des outrances, un système passionné. — On s'est trompé. — Dans l'un, j'ai brossé, en des fresques, bonnes ou mauvaises, mais vraies, la Société des années agonisantes de l'Empire. Bien placé pour en connaître les personnalités, ainsi que les particularités, je me suis promené dans l'évocation non vulgaire d'une époque disparue ; j'ai prêté l'oreille au murmure renaissant d'un bruit évanoui. J'ai accroché, à la lèvre des amoureuses, le baiser qui s'y posait, j'ai mis, dans le regard des amoureux, le désir qui l'éclairait, — alors. — Dans l'autre, reflet de jours plus récents, c'est, da-

vantage, le terre à terre des appétits, des liaisons, des convoitises. — Ces deux livres sont sincères et je n'ai rien à en retrancher. Réaliste, je n'ai point menti à mon programme ; reproducteur consciencieux des choses dont est faite la vie, les passions engendrées par l'idéalisme ou par la matérialité, passent dans mon œuvre alors que la vie les oblige à quitter leur ombre. Laissant de côté, volontairement, les petitesses, les saletés, pour ne m'occuper que des agitations profondes, que des convulsions puissantes, que des élans superbes de l'âme — le Rêve — et du cœur — l'Humanité — me suis-je trompé ? Dans une esthétique spéciale — fausse peut-être — j'ai fait, parfois, plus grands qu'ils ne sont, en réalité, mes personnages, j'ai fait vivre, doublement, mes modèles. Leur ayant conservé leurs habituelles lignes, je les ai voulus plus robustes, plus hommes, plus divins, — moins nains, — un peu. Là, sans doute, est mon tort aux yeux de ceux qui aiment à regarder par le gros bout de la lorgnette. — Qu'importe ! — Le philosophe, l'écrivain, l'artiste, s'inquiètent-ils du cri que doit provoquer leur œuvre ? Un sujet d'étude s'offre à eux : ils s'en emparent, le dépouillent, en tirent un enseignement, un idéal, un sourire, une plainte. Au public, dans toute la nudité de sa con-

ception, ils le présentent. — Je ne regrette pas mon erreur. Les banalités courantes m'intéressent peu, et ne devant compte qu'à moi-même de ma vision d'écrivain, je taille, pour la fixer sur le papier, ma plume de la façon qu'il me plaît.

Si quelqu'un, mon cher Champsaur, a la hardiesse, la liberté de langage, de pensée et d'attitude qui sont le caractère absolu de l'artiste et du poète, c'est vous. *Dinah Samuel* — *Miss América* — *le Cœur* — *l'Amant des Danseuses*, et votre pièce, *la Gomme*, sont là qui l'affirment. Vous avez été loin, même, dans l'expression de vos principes. Vous avez créé un mot, « le Modernisme », qui résume toute la somme visible de vos tendances, une Ecole qui, déjà, féconde le germe que vous avez semé. Réaliste, vous avez débarrassé le Réalisme des nippes sordides qui le recouvraient, des loques trouées et boueuses au travers desquelles, obcène, apparaissait sa hideuse nudité. Vous avez observé les mondes si divers qui fuyaient devant vous. Toutes les chatoyantes choses parisiennes : habit noir, robe à traîne, poudre de riz, beaux masques et pimpants oripeaux, vous ont tenté. Vous leur avez fait signe de s'arrêter dans

leur vagabonde envolée; vous avez engage, avec eux, des causeries.

Et quoi de moins étonnant si l'on songe, mon cher ami, que l'un de vos grands aïeux, le connétable de Lesdiguières, « seigneur de Champsaur et autres lieux », selon les vieux papiers, aimair, lui aussi, entre deux coups de rapière, à se reposer, à s'endormir, à papillonner, dans les soies, les velours, les parfums de son époque. — Croyez-vous à l'atavisme ? — Je pense que l'on conserve, toujours, un peu du sang et des instincts des ancêtres. Le vôtre était, à l'instar de son royal compère, le bon roy Henry, diseur de gentils mots, faiseur de gais propos, prompt au baiser autant qu'à l'estocade. C'est dommage, vraiment, que les temps chevaleresques soient morts. Vous auriez, merveilleusement, tenu votre rôle dans les chevauchées galantes ou guerrières.

Toutefois, en notre fin de siècle prosaïque, vous ne perdez rien de vos qualités natives. Vous jetez, en vos livres, le patrimoine gaillard des ascendants, et artiste, poète, vos conceptions étranges portent le reflet d'une hérédité.

Vous prenez les choses, les êtres les plus dissemblables, les moins susceptibles, en apparence, de marcher côte à côte :

— une femme, un bec de gaz, un trottoir, un salon, un rayon de lune, un bibelot, un gommeux, un philosophe, une toquée, un prêtre, — vous mettez le tout comme en une bouteille, vous secouez et versez. — Et c'est exquis. Et le buveur a comme la sensation, sur la langue, d'un breuvage ensorcelé. Et dans ce grapillement de toutes les passions, — toutes les passions, en effet, tintinnabulent, endiablées.

Vous n'êtes point sans amertume, pourtant. Mais votre amertume a des grelots. Vous jugez la vie pour ce qu'elle vaut, sans la maudire.

Paris et ses femmes — la Femme surtout — vous attirent. Vous les aimez charnellement et moralement. Vous les habillez d'étreintes et de rêves. Et vous avez, pour les peindre, le style pervers d'un satanique. Vous sonnez, en leur honneur, le carillon de toutes les caresses, vous leur jetez des mots qui tombent, avec des bruits de perles. — Ce n'est là que du style, dira-t-on. De la pensée, aussi.

Poète de la vie, tour à tour, vous en observez les phases matérielles et lyriques, vous en acceptez, vous en notez les manifestations les plus diverses. — Poète de la Femme, — la Femme, son mystère, sa mobilité, ses nerfs, sa nudité vous obsèdent.

Vous la chantez, l'embellissez. Vous couvrez de roses, même vos désillusions. Une philosophie particulière se dégage de votre œuvre : vous aimez la Femme pour vous-même, — en égoïste peut-être, mais en artiste, sûrement.

De là vos livres, de là votre esthétique.

La richesse, l'élégance ont leurs drames, leurs comédies aussi bien que l'indigence et la malpropreté. La vie est en elles plus intense, moins banale, et c'est cette vie qui anime vos récits.

Je me souviens du temps où, pour la première fois, — et le premier, — vous avez prononcé ce mot : « Modernisme », dont vous réclamez, à juste titre, la paternité. Ce fut l'éternelle histoire du caillou jeté au plein d'une mare à grenouilles. Il y eut, dans les clans inconsciemment disparates du monde littéraire, des effarements suivis, d'ailleurs bientôt, de sentiments plus humains, plus intéressés, — comme des ignorances voulues, comme des négations systématiques. La blague, aussi, donna. — Négations, ignorances, effarements sont, encore, quoique moindres. Mais la blague? — Où sont les neiges d'antan?

Un mot et une chose étaient lancés. Ce mot et cette chose ont grandi. Mais, suc-

cédant au tapageur, à l'écœurant Naturalisme, le Modernisme semblait devoir, fatalement, se heurter à de lourds obstacles : à l'indifférence des artistes et du public, — à leur méfiance. Désabusés, public et artistes, tenaient à distance prudente toute innovation.

Cette réserve, mon cher Champsaur, vous l'avez brisée.

Surgissant après la longue période stérile et creuse du Romantisme, le Naturalisme devait apporter à la société, dans une forme neuve, des pensées neuves, devait être la peinture exacte de la vie, — de cette vie dont, chaque jour, nous mangeons un morceau, qui nous fait rire ou pleurer, jouir ou souffrir. Cette impression vraie des choses nous a-t-elle été donnée ? A-t-on résumé, pour nous, depuis Balzac et Flaubert, en un seul livre, la sensation des temps qui s'écoulent ? A-t-on tenté de fixer, en un roman, notre époque ou celle d'hier, les hommes, les femmes qui ont empli les heures défuntes, qui gaspillent ou qui fécondent les minutes présentes ? — On a inventé des mots.

Voulez-vous une définition ? — la seule que méritent les naturalistes : ce sont des gens qui n'ont de regards et de tendresses que pour leurs boyaux ; — leurs efforts ont été stériles. Ils sont restés en route.

Après eux, il n'y aura rien d'eux. Et ce sera justice; car nous ne sommes point, après tout, des naïfs. La sollicitude des naturalistes pour les bas instincts nous intéresse peu, ainsi que leurs prétendues études sociales. C'est autre chose qu'il nous faut. Après les belles et artistiques envolées du passé, nous éprouvons le besoin d'une autre réalité, d'un rêve qui ne soit point un cauchemar. On peut, on doit monter, toujours. Mais, dans la descente, il y a une limite. Et c'est cette limite qu'il faut marquer.

Je ne suis pas bien sûr que le Naturalisme, dans ses infimes et nombreuses manifestations, n'ait point été une irresponsable et sérieuse plaisanterie. — M. Zola — qui demeure en dehors et au-dessus de ses disciples avoués ou non, dont la conscience est à l'abri de toute équivoque — n'est, en somme, qu'un dernier grand romantique. Il s'est contenté d'appliquer sa science profonde du Discours à des sujets modernes. Et encore, ses sujets, les a-t-il vus, les a-t-il connus? — On peut douter. — Il a peint, *de chic*, le plus souvent. Rhétoricien hanté par le style fantôme de Hugo, il a obéi à la vision de son esprit égaré par un mirage. C'est un homme de transition.

Dans son erreur, il a son excuse. Après

le Romantisme qui est un grand trou, qui n'a enfanté rien d'humain, qui n'a vécu que de belles phrases, dont la facture, le métier sont prodigieux, je le reconnais, il était malaisé à un homme remarquable de donner plus que M. Zola. Styliste de haute marque, il a eu la conscience du désir de vérité qui tourmente l'époque. Mais, sous l'influence encombrante du Romantisme, il a construit son édifice avec des matériaux imparfaits. Ses pages sont superbes, littérairement; ses observations sont fausses, bien souvent, socialement.

Selon vous, mon cher Champsaur, le Modernisme peut et doit donner ce que n'a su offrir le Naturalisme. Le Modernisme, au reste, n'est pas d'aujourd'hui. D'aujourd'hui, seulement, il possède, par vous, sa formule consécrative ; mais il a été, il est de tous les temps. C'est la peinture exacte des choses, des êtres, des mœurs d'une époque, matériellement, — sans l'exclusion du rêve banni par les naturalistes, — du rêve accepté, recherché, comme une manifestation vitale, nécessaire souvent.

Faut-il étendre ma pensée ? — Lorsque Shakespeare écrivait la chronique de son temps et la fixait en ses drames ; lorsque Racine, en ses tragédies, dessinait les mœurs de la cour de Louis XIV ; lorsque

Cervantès jetait, dans un livre immortel, les travers de son époque ; lorsque l'abbé Prévost chantait les amours de Manon Lescaut; lorsque Beaumarchais, en ses comédies, exprimait l'opinion de ses contemporains; lorsque Musset traçait les admirables pages de la « *Confession d'un Enfant du Siècle* »; lorsqu'enfin, Balzac, en regard de la *Légende des Siècles,* dressait la Légende de son Siècle, — cette œuvre entre chaque ligne de laquelle on croit entendre meugler le Veau d'or, — ils faisaient acte de modernistes. L'œuvre de ces hommes est debout. Ainsi que la mer, elle n'a point de bornes. Balzac, pourtant, aussi, s'est laissé emporter par le grossissement contagieux d'alors. Il a vu, lui aussi, au travers de la loupe hugotique et a mis, en ses livres, l'énormité visuelle de son regard. Mais il demeure, parce qu'il a, peintre hardi et puissant, largement brossé ses toiles. Ses silhouettes sont vivantes, toujours.

La vie, non, n'est pas ainsi qu'on l'a décrite jusqu'alors. Le roman, le théâtre, la peinture ne nous fournissent que des documents conventionnels. Rien ne vibre, rien n'existe. La sève épuisée du Romantisme agonisant graisse encore les rouages de la vieille machine littéraire. Mais le chant s'en va qui charmait naguère. Le

trombone est usé, la flûte siffle faux, le piston fait des couacs, le violon grince; l'orchestre se meurt, l'orchestre est mort. — A d'autres le bâton, l'embouchure ou l'archet. — C'est, en art, comme au jeu : passez la main !

Non, la vie n'est pas ainsi qu'on nous la fait. — Peu, parmi les écrivains actuels, la connaissent, peu la comprennent, peu la sentent, peu l'ont observée. Pour rendre la vie, regardez donc autour de vous. Imitez Mérimée qui, ouvrant un journal, lisait d'abord les faits divers; traversez la rue, non en passant flâneur et frivole, mais en chercheur ; notez le murmure de la foule, frissonnez au contact d'une chair jeune de femme; au théâtre, au bal, dans les fêtes, respirez les parfums qui s'envolent des jupes de soie ou de gaze; devinez les larmes sous les rires, la ruine sous l'étalage du luxe. Partout, et en tout lieu, fixez l'action des choses parlantes et frappantes. — Le romancier, dans la vie, c'est le marin dans la tempête, — c'est l'observateur vigilant et impassible de l'Humanité, — cette mer, aussi, aux puissants remous. — C'est l'artiste, le philosophe faisant table rase des conventionnelles choses, osant, parfois, briser un cœur pour montrer, mieux et simplement, qu'aujourd'hui l'on aime, on hait, on rêve, on es-

père, on s'émeut. — C'est l'inquisiteur jetant bas le masque et les oripeaux dont on affuble la Passion, — la découvrant nue, toute nue, dans le costume de Vérité, — troublante peut-être, mais non point crapuleuse, non point impudique!

En dehors de ces principes généraux, elle serait vite faite la liste des écrivains épris des choses vécues et mettant dans leurs livres un peu de l'existence, de l'époque qui nous préoccupe.— Des romanciers, et beaucoup, sans doute. — Mais, des romanciers bureaucrates, rien de plus; des hommes qui s'attèlent à un livre comme un expéditionnaire à sa copie. Des écrivains, dénommés psychologues, posant des rébus à leurs lecteurs,— et mieux, à leurs lectrices; offrant à deviner des charades, à l'instar des directeurs de revues hebdomadaires. Le problème résolu, la comédie finie, l'auteur ayant fait sa révérence, que reste-t-il du livre parcouru ? — De prétendus dénicheurs d'idées, encore, des soi-disants inventeurs de formules, de dogmes, tels que le pessimisme, comme si le pessimisme que se flattent d'avoir créé et inauguré quelques exotiques, imbus du génie allemand, pour la plupart, ne datait pas des premiers jours de ce siècle et ne por-

tait point cette autre étiquette, plus française, « la désespérance », au temps où Musset, Lamartine, Chateaubriand écrivaient. — Des décadents, des symbolistes, que sais je ? — Des excentriques, détraqués ou fumistes, dont le seul talent consiste à s'affubler de costumes bizarres, à tuer les femmes après les avoir possédées, dans un besoin de grotesque et sinistre cabotinage, dans une façon de prendre au collet l'attention des foules, de se procurer de nouvelles et poignantes sensations. — Enfin, des monomanes d'exotisme, des imitateurs ne jurant que par l'étranger, comme si la terre de France, tout à coup stérilisée, n'offrait plus qu'une moisson dérisoire à leurs appétits, à leur idéal d'artistes incompris. Ivraie humaine et littéraire, que tout cela, en laquelle rien n'est à ramasser, rien n'est à trier.

Cependant, parmi ces écrivains, il en est qui, s'étant fait une spécialité des sujets mondains, nous présentent une vision particulière de l'Amour, dans la Société parisienne, qui mérite d'être notée et discutée. — L'Amour, à les entendre, serait la grande préoccupation des hommes et des femmes du monde. Il faut préciser. — S'il s'agit de l'amour physique, je suis de leur avis. Mais je m'inscris en faux contre leurs appréciations, lorsqu'ils nous assurent que

l'âme, que le cœur des mondains palpitent ou s'émeuvent.

La Société parisienne moderne n'est point tant accessible à l'amour psychique. Elle tressaille, sans doute, dans la sensation du plaisir d'amour; mais elle demeure impassible dans l'éclosion morale de cet amour, — étrangère au sentiment qu'il procure ou qui le provoque. Les hommes et les femmes du monde, modernes, ne sont point faits pour la communion des âmes. Selon un mot célèbre, l'échange de deux épidermes leur agrée mieux. Et quoi d'étonnant, là? — C'est en amour, en somme, comme en toutes choses, une question d'élevage, d'éducation. Si, froidement, attentivement, nous examinons l'éducation et l'élevage donnés aux garçons et aux filles d'aujourd'hui, nous ne pouvons être surpris. Si, encore, nous analysons les milieux en lesquels ils grandissent, si nous observons cette société qui sert de cadre à leur prime jeunesse, nous concevons, aisément, la stérilité de leurs âmes et de leurs cœurs.

La Société parisienne actuelle est un assemblage de choses belles ou laides, selon le côté de la lorgnette par lequel on les regarde. Produit d'une civilisation poussée à l'outrance, originale exception dans la

société française, elle est un mélange incohérent de tous les mondes, de toutes les nationalités. Elle est une société découronnée, sans tête qui crée une pensée, sans direction qui règle sa marche, assez pareille, dans sa désorganisation, à un canard auquel on a tranché le cou et qui, mutilé, court, inconsciemment, en battant des ailes, au travers de l'espace, vers un but qu'il ne voit plus.

La Société parisienne, je le dis, sans chercher à jouer au moraliste, s'en va à la dérive, affolée, quêtant, peut-être, un guide, une autorité qui s'imposent à elle, — ne trouvant ni cette autorité, ni ce guide. Les étoiles sont éteintes qui éclairaient ses nuits, qui brillaient au ciel de ses joies et, maintenant, c'est le silence, ce sont les ténèbres, — traversés, de loin en loin, encore, par de vagues lueurs, par de vagues rumeurs qui sont aux enthousiasmes et aux lumières d'antan ce que l'orgue de Barbarie est aux orgues des cathédrales, ce que la bougie solitaire est aux lustres étincelants des salons.

Le Monde parisien se meurt d'anémie, de névroses et de vices. En effet, ce monde forme sa jeunesse pour le plaisir, pour l'oisiveté; — non pour l'étude, — pour la lutte. Il cache sa débilité sous un dédain

triomphant, il se cantonne dans le mensonge d'une ridicule et coupable ironie Composée d'hommes dépravés, de femmes sans cerveau, sans générosité, détraquées de sens et d'esprit, la Société parisienne s'écroule. C'est d'elle que naissent des hommes et des femmes qui n'ont rien de commun avec les autres femmes, avec les autres hommes.

L'homme, dans le monde, apprend le vice dès le collège, et plus tard, il apporte dans la vie, ses malsaines joies d'enfance. Il s'efféminise, se revêt de jupes, de dentelles et danse des ballets devant le public des grands cercles. Il se donne, aussi, du biceps; il accomplit des tours de force et des clowneries dans les cirques à la mode.

La femme, quoi qu'on dise, construit de toutes pièces, l'amour. Les procédés de l'homme cimentent, simplement, cet amour alors qu'il existe ou qu'il est susceptible de naître. Dans ces conditions, avant de croire à l'exaltation des âmes selon l'évangile des modernes psychologues, ne doit-on pas, surtout, examiner quel genre d'éducation reçoivent celles qui, plus tard, seront des épouses, des mères ou des amantes ?

Petite enfant, la femme est délaissée par ses parents; par sa mère, que des monda-

nités réclament et éblouissent; par son père, que les cercles, les coulisses théâtrales, le trottoir même, attirent et accaparent.

Jeune fille, à peine en ses vingt ans, initiée, déjà, à la vie par des lectures, vierge de corps, mais déflorée, moralement, elle dédaigne l'homme. Elle refuse le mariage, elle s'en éloigne, préférant, souvent, le baiser d'une amie à la caresse saine de l'époux. Elle fait de la gymnastique, entre deux stations, en des lieux publics : expositions, ventes fameuses ; en tous ces lieux où se réfugient des promiscuités troublantes, douteuses. — Et là, dans les salles de trapèze, couverte de vêtements masculins, elle vicie son regard à l'aspect des formes apparentes; elle vicie son imagination à la pensée des nudités qu'elle devine.

Elle sait le prix de l'argent; elle compte, comme un usurier, sur ses doigts, le nombre de ses pièces d'or, — les espérances monnayées de l'avenir. Orgueilleuse, sottement, sèche de cœur, se défiant de l'amour, le traitant en ennemi, elle réserve le don suprême d'elle-même, au plus offrant.

M. Octave Feuillet n'a-t-il point — lui, le doux et l'indulgent — dit des jeunes filles modernes, « qu'elles se racontent, entre elles, des choses qui feraient rougir un singe ? »

Au jour du mariage, elle est prête pour la « noce », — non pour la maternité. — Le mariage même n'est, pour elle, que la liberté assurée du vice. Et quand elle ne profite pas de cette liberté, c'est moins, chez elle, par crainte de déchoir que par fatigue ou paresse pour tout ce qui touche, — de près ou de loin, — à l'amour.

Car la femme du monde n'a pas le loisir de faire l'amour, les frivolités de la vie la prenant tout entière. Elle peut, certes, se donner, dans un besoin d'argent, dans une surprise, dans un entraînement des sens. Mais il est rare qu'elle choisisse un amant pour obéir aux seules sollicitations du cœur. Contrairement à la fille — de haut ou de bas degré — qui, souvent, s'attarde dans une liaison désintéressée, dans l'horreur du vide moral qui l'entoure, la femme du monde possède des affections ou des semblants d'affection. L'amour, en accaparant des heures destinées à des besognes de coquette, de gourmande ou de curieuse, l'obsèderait, au lieu de lui apporter un agrément. Encore moins faut-il attribuer sa sagesse à un instinct de pudeur. Le couturier la voit nue, deux fois, environ, par semaine. Elle est indifférente et inconsciente dans l'exhibition de sa chair, comme elle reste étrangèrement loin du regard mercenaire qui la dévêt et la désire.

Je ne suis pas vieux; mais il me souvient avoir ouï dire qu'autrefois, dans le monde, on enseignait aux jeunes filles à faire leur lit, à procéder elles-mêmes à l'arrangement des choses concernant leurs personnes. — Femmes, elles conservaient la pudeur de ces choses. Elles ne remettaient point à un valet cynique ou à une servante polissonne, la clef de leur intimité. Ces détails d'intérieur, cette réserve, imposés de bonne heure, déposaient en la femme une conscience, un souci d'elle-même que la vie mondaine actuelle lui enlève.

Mariée, la femme qui n'a apporté, en la chambre conjugale, rien de ce qui constitue la femme : nulle foi, nulle ignorance; qui n'a offert à l'époux que sa frivolité, sa sensualité, son désir de connaître, matériellement, ce qu'elle ne connaissait que théoriquement, — la femme n'a que l'inquiétude égoïste de satisfactions insatiables. Le sentiment du devoir lui est étranger.

Il y a loin de cette exposition des filles et des femmes modernes au tableau que nous en font certains psychologues.

Il est, certes, parmi elles, des vertueuses, des tendres. Mais, celles-là, sont-elles bien des mondaines dans l'entendement particulier et absolu du mot et de la chose ? — Ce sont des épouses, des mères,

des sœurs, que la domesticité honnête et bourgeoise d'un foyer ne fait pas rebelles — petits soldats charmeurs, braves et héroïques, qui ne désertent pas.

Paule de Minville, en ce livre, est ainsi. Elle a des compagnes, je me plais à le proclamer pour l'honneur de l'humanité.

Je ne fais pas — du pessimisme, on l'a vu, — ma doctrine ordinaire. Mais je ne suis point un naïf. Je ne crois guère au sentiment que n'ont point habillé les songes innocents de l'enfant. Je ne crois pas à l'amour né, seulement, d'une sensation, à la fécondité d'une âme que nul rêve n'a bercée. Je ne suis point morose, cependant. La femme et l'amour modernes, dans leur fragilité, ne me trouvent pas indifférent. Ils passent, au bras l'un de l'autre, rieurs et amusants; et, devant eux, comme au temps du Carnaval, devant de beaux masques en folie, je fais : « Psst, psst, ohé! »

Mon cher Champsaur,

C'est là, toujours, du Modernisme; mais j'ai hâte de revenir plus à vous, à notre rêve, à l'expression d'une saine amitié. — Le rêve est bien; l'amitié est mieux, encore.

Arrivé au terme d'une longue préface, écrite pour vous, qu'ajouterai-je ? — Dirai-

je vos joies de poète? — Elles sont grandes, et vous méritez de les posséder. Les travaux sont nombreux qui forment votre bagage et qui ont édifié votre satisfaction. D'autres viendront comme le couronnement d'un Panthéon, où tous n'entrent pas. Et déjà, vous enveloppe cette jouissance d'être entendu, écouté, imité. L'Ecole nouvelle, qui est la vôtre, a ses portes grandes ouvertes, qui permettent d'apercevoir la tribune où vous parlez; je vous laisse à votre parole, nouvelle et féconde, mon cher Champsaur.

Et mettant, fraternellement, ma main dans votre main, exprimant aussi, et publiquement, dans un mot de la fin, un principe, je me tourne, avec vous, vers ceux qui travaillent, observent, vers ceux qui, demain, naîtront à la vie littéraire, — beaux amants vierges des songes et des espoirs, — et je leur crie :

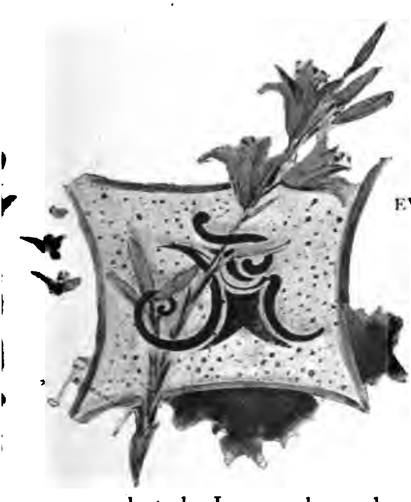
— Soyez sincères, vous qui créez, quand même, toujours, en dépit des railleries, des attaques, des intrigues ou des lâches abandons; soyez sincères, dans la conception de vos livres. — Tout l'Art de l'Ecrivain est là, et aussi, — toute sa Gloire.

PIERRE DE LANO.

Paris, mars 1889.

I





REVENUS à Paris après leur voyage de noces, le comte et la comtesse Christian de Lormon s'étaient installés rue Barbet-de-Jouy, dans le vieil hôtel de la marquise de Minville, tante de la jeune femme et sa protectrice naturelle, puisqu'elle l'avait élevée et avait remplacé, auprès d'elle, la mère qu'elle

n'avait jamais connue.

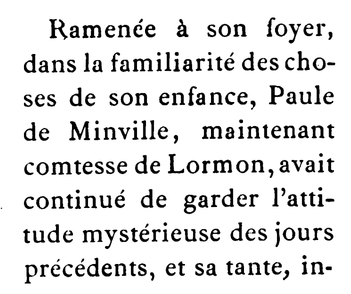
Durant les deux mois qui s'étaient écoulés depuis leur mariage, M. et Mme de Lormon avaient parcouru l'Italie. Ils s'étaient arrêtés à Florence, à Naples, à Venise, à Rome; tous les grands souvenirs d'autrefois, parlant par la bouche de leurs guides, avaient surgi de-



vant eux, les conviant à l'admiration, à l'étonnement, à la méditation.

M. de Lormon, nullement enthousiaste d'instinct, avait peu médité, ne s'était guère étonné et n'avait point admiré. Quant à la jeune femme, contre toute attente, elle était demeurée muette, en présence de cette évocation superbe des siècles défunts, et elle avait poursuivi sa route, pareille à une froide statue, indifférente à tout et à tous. Rome et son Colysée; Venise, ses palais et son canal sinistre dont les eaux semblent bercer des légendes; Naples et sa mer gracieuse; Florence et ses chefs-d'œuvre n'avaient pu trouver de place en son esprit. On eût dit que son être, plein de visions, plein d'un passé chéri et mort, se refusait à offrir l'hospitalité à quelque pensée, à quelque impression étrangères, si impérieuses qu'elles se présentassent dans leur imposante grandeur.

Ramenée à son foyer, dans la familiarité des choses de son enfance, Paule de Minville, maintenant comtesse de Lormon, avait continué de garder l'attitude mystérieuse des jours précédents, et sa tante, in-



quiète, s'interrogeait, vainement, pour découvrir la cause de la tristesse si tôt née, de la misanthropie, de l'amertume qui avaient envahi son enfant.

Cette cause était d'un

ordre tout intime, en effet, et malaisée à deviner.

Paule de Minville s'était mariée, à vingt-cinq ans, ou plutôt s'était laissé marier, comme se marient et se laissent marier, à peu près, toutes les filles de son monde. Grande, brune, fort belle, elle avait traversé les salons, très entourée, très recherchée, très adulée. Riche, elle avait vu les riches désireux d'augmenter leur fortune et de se donner le luxe d'une femme jolie, et aussi les pauvres que n'effrayait pas le chiffre énorme de sa dot, — les pauvres, ambitieux ou possesseurs d'un blason à redorer, — à ses pieds. Nul hommage ne lui avait manqué. Cependant, elle avait écarté de sa route pauvres et riches, repus et besoigneux.

Paule de Minville appartenait à cette race fière d'adolescentes qui font bon marché des flatteries intéressées et qui, s'étant forgé un idéal, n'abaissent leur regard que sur cet idéal ; ou qui, déçues,

trompées par le sort, se résignent et meurent, enveloppées dans leur rêve. Ayant revêtu d'une forme ses espérances, il était logique qu'elle exigeât que ses espérances lui apparussent telles qu'elle les avait conçues.

Nulle des mièvreries qui hantent l'imagination des filles de notre siècle à son déclin, n'avait taché son âme. Forte de corps comme d'esprit, elle aimait la force, l'intelligence et la bonté. Ayant grandi dans la compagnie un peu exclusive de sa tante, elle s'était habituée, dès longtemps, au recueillement; et alors que ses amies, plus frivoles, se jetaient dans la mêlée des fêtes parisiennes, elle s'isolait, demeurant avec sa pensée, songeant, sans crainte de voir se briser sa rêverie, à peine ébauchée, au contact d'une volonté ou d'une parole importune.

Exempte de vulgarité dans l'expression de ses sentiments, vis-à-vis d'elle-même autant qu'envers les autres, elle



vivait de ses propres souvenances, ayant négligé d'écrire, à l'imitation de la plupart de ses camarades, le récit de ses années d'enfance, — son journal de jeune fille. Les jours lointains des études, les mois écoulés dans la société de sa vieille tante, les heures perdues au bal et dans le monde lui avaient paru banals et elle avait dédaigné de se les raconter à elle-même, ainsi qu'on dédaigne d'écouter une

conversation entendue trop de fois.

Bien des choses, pourtant, changeaient, s'agitaient, frissonnaient, autour d'elle, et sollicitaient sa durable attention. Bien des murmures étaient en son cœur, confondus avec ces autres murmures qui s'éveillent à l'aube de la vingtième année et qui composent le concert gracieux et charmeur des vierges. Mais ces choses, ces chants de l'âme, elle les emprisonnait, les renfermait dans le silence de sa retraite de jeune fille, étant d'avis qu'une femme n'a nul besoin d'appeler à son aide une plume, de l'encre et du papier, pour se sentir vivre; étant d'avis, encore, qu'une femme n'a nul besoin de griffonnages pour, aux temps à venir, voir renaître sa vie. Elle croyait, également, qu'une femme a tout à gagner à rendre muette son existence, que cette existence ait été semée de tristesses et de découragements, de bonheurs

réalisés et de sérénités profondes.

Paule de Minville s'attardait dans cet état trop contemplatif, peut-être, et non sans péril moral, pour une jeune fille, dans cette gravité prématurée qui l'eût faite vieille avant l'âge, lorsqu'un jour, sa tante l'ayant fait asseoir à son côté, lui avait demandé, après mille précautions oratoires, quelle impression le comte Christian de Lormon avait produite sur elle.

Paule, embarrassée, car elle ne connaissait guère M. de Lormon, ne l'ayant entrevu, dans le monde, qu'en deux ou trois circonstances, à peine, avait regardé sa tante, surprise. Et comme la marquise avait répété sa question :

— Voyons, petite, dis-moi : quelle impression le comte a-t-il faite sur toi ?

— Aucune, tante, je vous assure, avait répondu Paule, hésitante et troublée.

Mais la bonne dame était tenace :

— Aucune, aucune, fillette, c'est trop et pas assez, cela. Tu vas, sans crier gare, aux extrêmes! Ne pourrais-tu prendre, dans ton appréciation, à l'égard



de M. de Lormon, un juste milieu?

— Mais, chère tante...

— Il n'y a pas de mais... Le comte te plaît ou ne te plaît pas. Là est la question, ainsi que déclame l'ennuyeux Hamlet.

— En un mot, comme en cent, vous avez résolu, ma tante, de m'offrir M. de Lormon pour époux et il faut, absolument, que je vous confesse qu'il est le Prince Charmant que je souhaite. Est-ce bien cela que vous voulez?

— J'avoue que le comte me semble parfait et j'ai la conviction qu'il ferait un très gentil mari, surtout s'il devenait celui de ma jolie nièce. Pourtant, ma chérie, mon désir d'être de ta noce ne va pas jusqu'à tenter de forcer ta volonté. Je serais heureuse de savoir, simplement, si M. de Lormon ne t'effraie pas trop.

Et comme Paule se tenait craintive, rougissante, émue, devant sa tante :

— C'est bien, conclut la marquise, tu ne dis pas non, c'est le principal; quant au reste, c'est le bon Dieu qui le fera. Vois-tu, petite, je vieillis et je serais bien contente de te pourvoir d'un beau et brave mari. Je suis certaine que M. de Lormon réunit les qualités que

l'on est en droit d'exiger d'un époux. Tu sais peu de lui et il est un brin mauvais sujet. Mais il n'est point nécessaire qu'une femme connaisse, absolument, son mari pour l'aimer et il est utile que les hommes aient été mauvais sujets, avant le mariage, pour être, après, des amis dévoués et fidèles... mieux que des amis... — Tu ne dis pas non ; c'est bien, embrasse-moi...

Et la chère vieille avait baisé, à pleines lèvres, les deux joues de sa nièce :

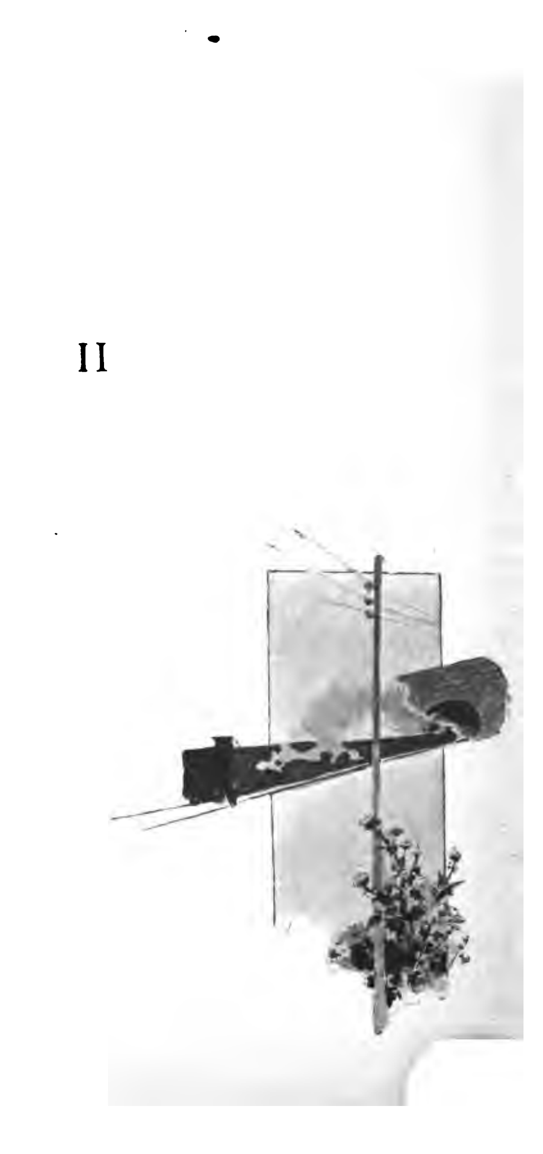
— Embrasse-moi ; je ferai brûler un cierge à Notre-Dame-des-Victoires et nous aurons le Paradis pour nous : tu seras heureuse...

Et voilà comment, n'ayant pas dit non, quoiqu'elle eût peu vu M. de Lormon, Paule de Minville était devenue sa femme, obéissant autant aux sollicitations de sa tante, qu'aux préjugés de sa caste, qu'aux obligations du monde auquel elle appartenait, — de ce monde

dont les joies, comme les peines, ne sont faites, souvent, que de grimaces conventionnelles.



II





HRISTIAN de Lormon avait, depuis longtemps, fait la conquête de Mme de Minville et peut-être, en secret, n'avait-il pas trop déplu, en effet, à sa nièce.

Fort correct, d'ailleurs, dès qu'il se vit informé de l'agrément de la marquise, il avait reporté son entier hommage sur

Paule, et c'est avec une délicatesse infinie qu'il lui avait demandé si elle voulait bien consentir à être sa femme, si elle voulait bien l'aimer et lui permettre de l'aimer. Et le sentiment d'amour est si instinctif et si puissant dans le cœur des femmes, que Paule, en l'entendant parler, en écoutant les mots qui tombaient de sa bouche, croyait les avoir écoutés et entendus déjà, s'imaginait que cette voix, douce et câline, ne lui était pas étrangère. C'est ainsi qu'elle avait, sans doute, souhaité de se voir priée, c'est ainsi qu'elle avait construit, peut-être, en son esprit, sa première scène d'amour. Cette scène se présentant à elle telle qu'elle l'avait arrangée, en son rêve, ne pouvait la laisser indifférente.

C'est une heure bien chère, — et trop rapide, hélas ! — dans la vie d'une jeune fille que l'heure où un homme s'agenouille à ses pieds, se fait tendre, sup-

pliant, humble, et jette, vers elle, sa





main largement ouverte, pour qu'elle y dépose, en guise d'aumône sainte, son

cœur, tout son cœur, son âme et tout ce qui est elle.

Les songes des années enfantines, — endormis, parfois, et oubliés, — accourent, alors, réveillés, en foule pressée, l'entourent, la ressaisissent. Elle se rappelle les soirs où, s'assoupissant, des visions venaient la visiter, et il semble que, pour elle, ces soirs-là n'ont pas eu de fin, n'ont point été interrompus ; il lui semble qu'elle sommeille, encore, entourée par les mêmes images, bercée par les mêmes espoirs, hantée par les mêmes fantômes adorés. Et elle se dit, bas, bien bas, comme ayant peur de s'interroger : — « Est-il vrai que l'on m'aime et que l'on me prie d'aimer ? Est-il vrai qu'un homme, qu'un être fort, intelligent et bon, m'offre sa sa vie et me demande de lui donner la mienne ? Est-il vrai que l'ombre des jours d'extrême jeunesse renaît de ses pauvres cendres envolées, palpable, se fait réalité ? » — Et quels bondisse-

ments, là, dans la poitrine, quand un intime écho répond : — « Oui, c'est vrai, un homme vient à toi, ayant, en ses mains, le bonheur ; un homme vient à toi, armé de ce bonheur, frappe à ta porte, ô fille, et mendie ton affection... »

M. de Lormon, d'ailleurs, était fort séduisant. Agé de trente-cinq ans, grand, mince, élégant, brun, ainsi que sa fiancée, portant de fines moustaches et retenant comme des caresses en ses yeux bleus, — d'un bleu d'acier qui causait aux femmes de languissantes frayeurs, — il possédait, en outre, la pleine distinction des hommes de son monde. C'était un gracieux cavalier en qui rien de banal ne gâtait l'allure chevaleresque, et une femme pouvait être fière de s'appuyer sur son bras.

Bien des bruits, bien des cancans s'étaient murmurés, à son endroit, dans les salons, au sujet de son mariage

avec Mlle de Minville, et la marquise



elle-même s'était faite la complice

des méchantes langues, en l'accusant de légèreté. Mais que peuvent les paroles mauvaises, réelles ou fausses, sur l'esprit d'une future épousée ? Une femme n'espère-t-elle point aimer assez son mari et se faire assez aimer de lui pour qu'il ne regrette pas son existence passée ?

Cependant, une chose chagrinait Paule. Le comte avait été un mondain endiablé ; sa vie, oisive, vide de toute aspiration sérieuse, s'était écoulée, jusqu'alors, dans le branle-bas des fêtes parisiennes, s'était nourrie de l'air capiteux qu'on respire en ces fêtes, s'était enfiévrée au contact de toutes les attractions, de tous les plaisirs.

Un fait, aussi, ne laissait pas que de mettre, en son âme, de l'émoi. Officier aux chasseurs à cheval, ayant, de bonne heure, atteint le grade de capitaine, après avoir été décoré pour action d'éclat à Patey, Christian avait été obligé d'envoyer sa démission au ministre à la

suite d'un duel dans lequel il avait eu le malheur de tuer son adversaire, un camarade de Saint-Cyr.

M. de Lormon n'aimait point à remuer ce souvenir et, une après-midi que Paule faisait allusion à ce drame, des larmes avaient perlé sous sa paupière. Intérieurement, elle gardait rancune, de ce meurtre, à son futur mari, le taxant presque d'insensibilité, de cruauté : ces larmes retenues, sinon versées, l'avaient réconciliée avec lui.

Au sortir du régiment, Christian s'était lancé, à corps perdu, dans le monde, — pour s'étourdir, sans doute, ou pour se consoler, comme d'autres entrent au cloître ; — le monde s'était

emparé de lui et ne l'avait plus lâché.

Choyé, désiré, couru, pour employer l'expression consacrée, mais orphelin sans fortune, ayant semé, un peu partout, son modeste patrimoine, des envieux, des amis, même, de Mme de Minville, avaient été jusqu'à le soupçonner de convoiter, en Paule, sa dot beaucoup plus que ses beaux yeux. Mais ni la jeune fille, ni sa tante n'avaient ajouté foi à ces avis, et Christian était demeuré, pour elles, en dépit de tous les avertissements, l'homme d'honneur qu'elles s'étaient prises à aimer. Elles se refusaient, dans leur honnêteté, à supposer qu'un soldat pût mentir odieusement, pût jouer, devant une enfant, la comédie du sentiment.

Le mariage avait eu lieu.

Selon l'usage, à la mairie, peu de monde les avait assistés : la marquise, les quatre témoins, au nombre desquels paradait un ami de Chistian, le prince Lucien Serge. Quant à la cérémonie

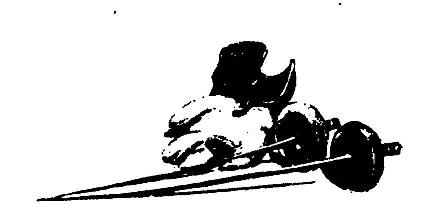
religieuse, elle avait été très belle. — Les orgues, l'encens, les chants, le parfum des fleurs, la foule complimenteuse avaient fatigué, énervé la jeune femme, et lorsqu'au bras de son mari, elle avait pu fuir, loin de tout ce faste et de tous



ces gens, elle s'était sentie délivrée.

Pour le monde, parents et amis, il avait été entendu que Christian et sa femme devaient prendre, aussitôt, l'express d'Italie. Mais, après un détour, ils étaient rentrés à l'hôtel de Mme de Minville, Paule ne voulant point passer cette soirée de ses noces, ou dans

un wagon, emportée à toute vapeur, ou dans une auberge, c'est-à-dire en un lieu public, abritée par quatre murailles tristement vulgaires. M. de Lormon ayant compris le trouble intime qui inquiétait sa femme et l'ayant partagé, dès leurs premières heures, ils avaient eu, pour refuge, le foyer familial.





III



Un peu avant minuit, Paule s'étant retirée dans son appartement et ayant congédié sa femme de chambre, M. de Lormon était venu la rejoindre.

Un autre homme, alors, un homme qu'elle ignorait, absolument, lui était apparu dans Christian ; et cet homme, en dépit des caresses qu'il lui avait prodiguées, étant différent de celui que son idéal de jeune fille lui avait présenté, lui avait semblé mauvais et redoutable. M. de Lormon était-il resté dans la vé-

4.

rité de son rôle d'époux ou bien elle-même, enfant inconsciente, n'avait-elle pas compris ? — Qui saura jamais démêler, parmi toutes les sensations qui agitent un cœur d'épousée, la sensation réelle que lui a causée son mari dès la première nuit commune? — De quelle tendresse se servir pour conquérir une femme à jamais? — Oh ! les heures muettes des nuits de noces, comment les interroger, comment faire parler leur silence, comment découvrir leur secret, maître souverain de tant de destinées ?...

Paule s'étant couchée, Christian s'était placé auprès d'elle ; il l'avait brusquement enlacée, il l'avait couverte de baisers... puis... puis, que dire ?... Un écroulement, un déchirement s'étaient faits en la pauvre fille... Elle s'était défendue... Mais que pouvait sa faiblesse contre la force de son mari ?...

Depuis lors, une appréhension l'obsédait : son mari n'était-il qu'un brutal

capitaine habitué aux amours faciles, prêt à la traiter comme la courtisane, docile à un fugitif caprice ? Christian jugeait-il inutile d'apporter, en son intérieur conjugal, les délicatesses d'âme qu'il savait, si habilement, exprimer dans un salon, à la lueur des lustres, au milieu des groupes mondains, bercé par le rhythme voluptueux et songeur des valses ? Chez cet homme, l'instinct, la passion étouffaient-ils l'esprit ainsi que la conscience divine des choses ?

C'étaient là autant de questions graves et troublantes auxquelles la jeune femme eût été incapable de répondre.

Quoi qu'il en fût, un fait existait : son mari n'était plus le même aujourd'hui, à ses yeux, qu'hier. Il avait perdu, devant elle, sinon de la poésie — ce mot est naïf, — mais de la grâce, mais de la douceur dont elle se plaisait à encadrer, naguère, son image. Elle n'était point, certes, une petite fille raisonneuse qui pleure son jouet brisé. Elle concevait

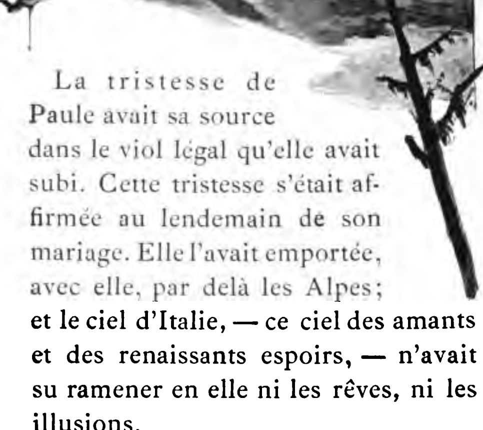
l'étendue des devoirs qu'entraîne le mariage et c'est avec joie qu'elle se se-



rait soumise à ces devoirs. Mais ces obligations, Christian les lui avait imposées. Il eût pu, avec un tact qui l'aurait faite reconnaissante, mettre une

prière dans ses espérances, dans ses actes d'époux. Mais non. Il avait pris possession de sa femme ainsi qu'un soldat prend possession d'une ville : or, le viol, partout et en quelque circonstance qu'il se commette, est odieux. Et Paule en voulait à son mari, quelque discours qu'elle se tînt pour excuser, pour atténuer sa conduite, de s'être montré à elle, en cette nuit, plutôt sous l'apparence d'un soudard aux appétits de bête, que sous l'aspect d'un amant tout aux enfièvrements charmeurs du désir.

Elle eût voulu effacer cette nuit de sa vie : car ces heures, elle les avait douloureusement vécues ; car ces heures étaient vides de paroles bonnes et consolantes ; leur souvenir pesait sur elle comme un cauchemar ; elles étaient vides, oui, vides d'appels chers, et elles étaient sans écho ; elles avaient déposé, en son âme, le germe d'une froideur et d'une plainte ; elles la laissaient avec une crainte, avec un écœurement.



La tristesse de Paule avait sa source dans le viol légal qu'elle avait subi. Cette tristesse s'était affirmée au lendemain de son mariage. Elle l'avait emportée, avec elle, par delà les Alpes; et le ciel d'Italie, — ce ciel des amants et des renaissants espoirs, — n'avait su ramener en elle ni les rêves, ni les illusions.

De retour à Paris, elle menait une vie résignée et languissante, regrettant les jours disparus, en lutte, sans cesse, avec le fantôme décevant du mariage.

Cependant, elle ne haïssait point son mari. Et, réfléchissant à son existence enchaînée, sinon brisée, elle s'efforçait

d'envelopper son époux de toutes les attentions que suggère une sincère et pure affection. Christian lui-même l'entourait d'égards et de soins dont elle lui savait gré. Parfait, correct, en public; tendre, quoique souvent brutal, dans l'expression de sa tendresse, en son intimité, il aimait sa femme et lui témoignait des preuves apparentes de son amour. Toutefois, il ne régnait pas, entre eux, cette familiarité qui rend le temps si beau aux nouveaux époux. Ils gardaient l'un envers l'autre, même dans les heures d'épanchement, une réserve qui touchait à une sorte de détachement, d'insouciance et d'ennui. Et il résultait, entre eux, de cette situation, une gêne continuelle, une impression de maussaderie qui les éloignaient l'un de l'autre.

Pourtant, et malgré tout, dans la profondeur de son cœur d'honnête femme, elle tentait de retrouver une espérance, elle se prenait à songer qu'un jour vien-

drait, peut-être, où elle comprendrait mieux son mari, où elle serait mieux comprise de lui. Elle arrangeait, alors, son existence, — une existence calme et sereine, —. dans laquelle l'amour s'épanouissait ; elle pensait que leurs deux âmes, encore emprisonnées en des langes, sortiraient libres de ces entraves, libres, oui, et fortes, exemptes de toute contrainte, palpitantes d'affection et vibrantes. Et elle voyait, dans l'avenir, deux silhouettes, celle de Christian et la sienne, marchant près l'une de l'autre,. animées, soutenues par une même et radieuse sympathie.



IV





ORSQUE Paule, au bras de son mari, reparut dans le monde, ce fut une joie, ce fut une fête autour d'elle.

La tristesse empreinte sur le visage de la jeune femme lui prêtait un charme nouveau et spécial; et, par une ironie du sort, cette tristesse lui valait les plus empressés compliments.

Paule se serait, aisément, privée de promener sa beauté de salon en salon. Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, les mondanités n'avaient. pour elle, aucun attrait. Elle n'était point de celles qui cherchent, dans le plaisir, l'oubli de leurs chagrins; et l'éclat, le bruit des bals et des soirées l'agaçaient. Elle allait, en ces soirées, en ces bals, parce que, décemment, elle ne pouvait, sans motif, rester à l'écart des habitudes de sa caste, parce que les convenances lui ordonnaient de suivre son mari là où il était appelé; mais en comparant sa détresse intime à ces réjouissances, elle souffrait.

Le monde, d'ailleurs, elle le redoutait, et il lui semblait, dans un pressentiment secret, qu'il dût lui apporter d'autres écœurements, de cruelles et imprévues déceptions.

M. de Lormon, jadis, avant son mariage, avait empli les salons de sa

fougue, de son entrain. Il était le précieux, l'indispensable auxiliaire des maîtresses de maison, il était le danseur vanté, le conducteur désigné de tous les cotillons. Marié, il lui était interdit de continuer ce rôle, il lui était interdit de prendre sa part des amusements, et c'est cette part à laquelle il ne pouvait plus toucher qui, maintenant, lui faisait envie, pareil à un enfant puni devant qui on exposerait une friandise, avec défense





de s'en emparer. — Tout autre homme que Christian eût passé, philosophiquement, au livre des profits et pertes, ce mécompte. Mais tomber du rôle d'acteur à la banale attitude de spectateur, c'était là, pour lui, une situation intolérable ; après avoir bu, à toutes les coupes, l'ivresse et le plaisir, ne plus baigner ses lèvres que dans le verre du bon bourgeois, c'était là, encore, un pré-

sent insuffisant; il lui fallait des compensations; et ce régime ne le satisfaisant pas, il quêta des dérivatifs à la monotonie de son existence.

Les femmes, ainsi qu'autrefois, étaient là, toutes, belles et mêmes, toujours. Christian alla vers elles et se fit leur chevalier servant, sans égard pour sa compagne, sans se demander ce que sa conduite provoquerait d'émoi en son cœur.

Paule, tout d'abord, devant les dispositions de son mari, éprouva le désir de lui adresser des observations. Mais, à la réflexion, elle se convainquit que toute récrimination ne ferait qu'augmenter l'incompatibilité de sentiments qui existait entre elle et Christian; elle se répéta que ses agissements n'étaient qu'un corollaire des prémices de son mariage, et elle se tut.

Elle n'avait été, à vrai dire, étonnée qu'à demi de l'abandon dans lequel la laissait son mari. Et elle ne fut plus



surprise lorsque M. de Lormon élargit le cercle de cet abandon jusqu'au foyer conjugal.

Dans les premiers temps de son retour à Paris, elle avait espéré que Christian se ferait assidu auprès d'elle, elle avait nourri cette illusion qu'il lui accorderait, au moins, la joie de demeurer à ses côtés dans une douce communauté de pensée et d'amour, que rien ne viendrait rom-

pre l'aspiration de leurs deux cœurs.

Mais cette illusion, mais cette espérance, dernières survivantes de ses chi-



mères, l'avaient fuie à jamais, elles aussi.

En effet, M. de Lormon, maintenant que le monde avait de nouveau jeté en lui l'excitation, la folie, ne donnait à sa maison que peu d'instants. Dans le

jour, le Bois, les salles de tir et d'escrime, le cheval, accaparaient ses heures et le retenaient loin de sa femme. — Le soir, sitôt après le dîner, — un dîner sans paroles, souvent, — il se levait, allumait un cigare et sortait, se dirigeant vers l'un des nombreux cercles auxquels il appartenait. Et il ne rentrait que fort tard dans la nuit, fatigué, poussiéreux, énervé, la peau moite et brûlée par le gaz, le portefeuille vide, ayant perdu, au jeu, d'énormes sommes.

Il gagnait sa chambre personnelle, alors, sans seulement voir sa femme, sans lui offrir l'aumône d'un bonsoir, d'une caresse; il se traînait vers son lit, s'y étendait, et dormait, lourdement, de ce sommeil des viveurs qui ressemble à l'abattement des brutes.

Les relations intimes de Paule et de Christian devenaient plus rares. Le désir paraissait avoir déserté ses sens, devant sa femme, et quand il la possé-

dait, on eût cru qu'il obéissait plutôt à un besoin d'homme qui se soulage qu'à un élan d'affection.

Le monde, cependant, si friand de scandales, le monde, ce braconnier sans cesse à l'affût du bonheur d'autrui pour le détruire, ou de sa détresse pour s'en repaître, le monde qui sait si bien happer au passage, — chien affamé, — toute proie, ne soupçonnait rien, encore, de la mésintelligence qui divisait M. et Mme de Lormon.

En apparence, en effet, Paule et Christian étaient heureux. Menant grand train, fidèles à tous les rendez-vous de la société parisienne, remarqués par le faste de leurs réceptions autant que par la beauté de leurs attelages, n'ayant, matériellement, rien à souhaiter, dépensant sans compter, oui, certes, ils semblaient heureux.

Pour tous, l'hymne qui les avait salués, au jour de leur mariage, chantait encore dans leurs âmes, leurs regards

se croisaient, comme hier, chauds d'amour, plein des rayonnements du soleil d'Italie, leurs mains ne s'étaient pas désunies. Pour tous, le printemps, — un printemps sans fin, — régnait à leur foyer et nul ne voyait le vide atroce de leurs cœurs, — ce vide au fond duquel grondent les désespérances, les angoisses, comme, dans la nuit des glaciers, murmurent, sinistres, le bouillonnement d'un torrent, la voix de l'inconnu et du chaos.

Seule, une femme, un être dévoué et bon, la marquise de Minville, la tante de Paule, s'était aperçue du changement survenu dans les relations des jeunes époux et souffrait de ce changement dont elle ignorait la cause.



Vivant au milieu de ses enfants, leur prodiguant ses gâteries, elle s'interrogeait, se demandant, anxieuse, quel trouble les tourmentait.



Un soir, pourtant, profitant de l'heure où le comte, habituellement, s'absentait, elle s'enhardit et, timidement, car sa longue expérience lui avait appris qu'il est imprudent de provoquer l'aveu d'un cœur blessé, elle questionna Paule.

Mais toute son affection, toute sa diplomatie échouèrent devant le silence de la jeune femme.

Paule, déçue et délaissée, se rappelait que Mme de Minville avait choisi son époux, qu'elle devait cet époux à la

tendre sollicitude de sa tante et elle se serait gardée de confesser sa peine à la



bonne vieille, dans la crainte que ses paroles ne prissent le caractère d'un reproche.

Paule, aussi, était trop fière pour étaler, même devant celle qu'elle nom-

mait sa mère, sa misère morale. Elle était trop fière pour descendre de ce piédestal où la plaçait l'abandon de son mari, au terre à terre d'une victime, d'une suppliante, mendiant un peu de pitié. Instinctivement, elle comprenait la grandeur qui s'attache à toute femme honnête injustement dédaignée, réfugiée dans sa pureté, à toute femme retranchée dans l'absolu de sa peine; et elle ne répondit à sa tante que par un sourire et un baiser, lui affirmant qu'elle était heureuse.

Mais retirée dans sa chambre, elle pleura et elle commença de mépriser son mari.



V





E COMTE et la comtesse de Lormon avaient de nombreux amis et leurs relations étaient très étendues. Mais ces relations, qui eussent fait les délices d'une mondaine, n'offraient à Paule, du côté des femmes, que des frivolités décourageantes et lamentables ; du côté des hommes, que des hypocrisies et des vilenies. Au total. une indifférence, une antipathie réelles

la tenaient éloignée de la vie tapageuse des gens de sa caste.

Un homme, cependant, à des titres divers, éveillait son attention : le prince Lucien Serge, ce témoin de son mariage et ce camarade de son mari, avec lequel, maintenant, Christian passait la plus grande partie de son temps.

Paule rencontrait souvent, au dehors, le prince Lucien Serge ; mais elle le voyait davantage chez elle, cet homme étant de tous les déjeuners, de tous les dîners, de toutes les réceptions qui se donnaient à l'hôtel de Minville.

Le prince était plus âgé que Christian. Ayant quarante-cinq ans, environ, c'était le type du viveur parisien. De haute taille, large d'épaules, la chevelure grisonnante, l'œil sec et froidement scrutateur, balançant ses hanches un peu fortes, menacé d'un précoce embonpoint, il s'en allait, au travers de Paris, en fureteur, le nez au vent de tous les parfums féminins, l'oreille au



guet de toutes les médisances, la main tendue vers toute réputation équivoque.

Il émiettait, à Paris, une existence de garçon riche, aimant la bonne chère, le champagne, le jeu et les belles. Des histoires couraient sur son compte.

Christian et le prince Lucien Serge ne se quittaient pas. Cette liaison ne pouvait plaire à Paule. Elle n'aimait pas le prince, non seulement à cause des racontars dont il était l'objet — elle eût fait bon marché d'une calomnie — mais parce que l'approche de cet homme provoquait en elle une



sorte de trouble de mauvais augure. Elle le suspectait et dans son amitié pour son mari, et dans le respect qu'il lui témoignait à elle-même. Il lui semblait que le prince, en venant chez elle, apportait, sous son toit, des desseins inavoués, de détestables projets. Il lui semblait que cet homme avait, seul, peut-être, de tous les gens qu'elle fréquentait, mis à nu le secret de son intérieur conjugal et qu'il attendait l'heure propice pour faire de ce secret, sa proie, — comme le levier de ses désirs.

Rien, pourtant, dans la conduite, dans les allures du prince ne prêtait à cette interprétation de ses sentiments. Plein de vénération envers Paule, galant, empressé, sans affectation, il se montrait correct, et le plus chatouilleux observateur des règles de la bienséance, n'aurait pu relever l'un de ses gestes, l'un de ses regards, l'une de ses paroles.

Mais la femme est un être tout de

sensations, tout de divination. Des appréhensions se formaient en l'âme de Paule, à la vue du prince; et ces appréhensions, tyranniques, s'emparaient d'elle, cruelles, obsédantes. Et comme, chez elle, le mensonge — même conventionnel — n'aurait su trouver asile, c'est en vain qu'en présence du prince, elle s'efforçait de paraître affable : une répugnance invincible écartait sa main de celle de cet homme, et cette répugnance s'affichait, atteignant Lucien Serge, ignominieusement, ainsi qu'un soufflet.





VI



ÉSIGNÉE, Paule semblait attendre l'explosion d'un événement qui la tirât, forcément, de sa résignation, acceptant, anxieuse, le cours des heures tel que le sort le lui présentait.

Autour d'elle rien ne changeait, d'ailleurs ; c'était le même mouvement d'amis et de parents.

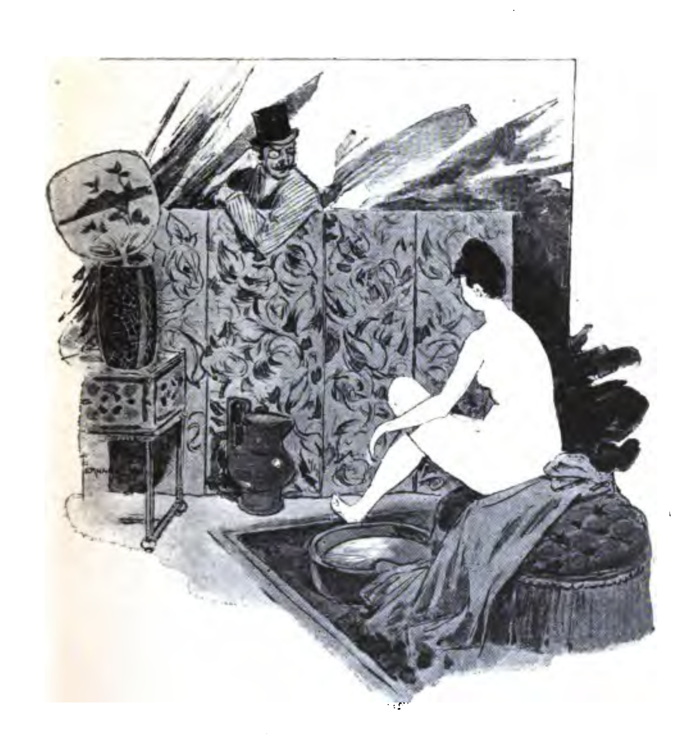
Quant à son existence personnelle, elle était lamentable, navrante de tristesses et de dégoûts.

M. de Lormon, après quelques hésitations inspirées par le respect des conventions, plutôt que par le souvenir d'un amour qu'il n'avait, sans doute, jamais eu, n'avait pas tardé à recourir à ses habitudes garçonnières.

C'est à peine, maintenant, s'il accompagnait sa femme dans le monde ; et il ne se privait plus de se rendre à des réunions d'hommes, en compagnie de célébrités galantes, quittant tout souci du préjugé.

Paule n'ignorait pas ses désordres et, plus d'une fois, dans un salon, presque à son oreille, elle avait surpris des chuchottements, sur le sens desquels elle ne pouvait se méprendre.

Christian voilait peu, au reste, la légèreté de sa conduite. Ardent au plaisir, inconstant, ainsi que tous les ardents, il s'enflammait à la beauté des femmes, couvant, de son regard lascif, les chairs nues, n'appréciant, dans une femme, que l'attrait physique, détour-



nant son attention de ses qualités morales. Cet homme, né don Juan, faisait son métier de don Juan, inconsciemment, — comme d'autres, nés honnêtes, font leur métier d'honnêtes, naturellement, — sans songer même qu'il pût être différemment que le hasard l'avait pétri. Ses maîtresses étaient citées, ses vices étaient applaudis, ses fantaisies étaient commentées ; et vers cet homme, possesseur d'une gracieuse et charmante compagne, les yeux quêteurs des détraquées et des névrosées se fixaient — pleins de supplications sensuelles, de lueurs, d'éclairs lubriques.

M. de Lormon n'était, certes, pas de ceux qui ont le droit d'invoquer, pour excuse de leur folie, la froideur ou l'indifférence de leur femme. Maintes fois, en effet, Paule avait tenté de ramener à elle son mari. Mais dans cette épreuve qui coûtait à sa dignité, à son orgueil, à sa pudeur, elle avait échoué.





La délicate nature de Paule, au lieu de le captiver, de l'attirer, l'ennuyait. Ses paroles d'amour, douces et décentes, apaisaient la passion qui était en lui; et, comparant ces paroles aux fulgurants appels des courtisanes ou des adultères, il se détachait de sa femme plus encore et davantage, chaque jour.

Son cœur, si toutefois ce mot peut

être prononcé ici, son cœur vide d'aspirations saintes, son être blasé de jouissances, se fermaient aux sérénités de la foi conjugale, aux caresses chastes de l'épouse. Son esprit ne concevait pas cet amour que lui offrait Paule, amour exclusif et tendre, dont la bonté et la candeur lui apparaissaient ainsi qu'une naïveté absurde, indigne d'un mondain, capable de jeter de l'émoi en une poitrine de collégien, tout au plus.

Paule ayant été définitivement vaincue dans ses tentatives de rapprochement, s'était repliée sur elle-même, observant, inquiète, la déchéance croissante de son mari.

A présent, même, elle redoutait plus qu'elle ne souhaitait, ses retours d'affection. Car, alors, la fantaisie de Christian prenait un caractère tellement étrange, tellement inouï, qu'elle lui devenait odieuse.

Lorsqu'un caprice, car ce n'était plus



qu'un caprice, le poussait vers sa femme, il manifestait de si abominables exigences, de si horribles jouissances de maniaque, qu'elle avait peur. Il la saisissait, lui soufflant dans la face des mots inconnus, de ces mots qui, dans la rue, frappent les oreilles des femmes et les font tressaillir, des mots enveloppés d'odeurs alcooliques, et il la possédait avec des brutalités de bête. Il avait, aussi, des volontés atroces, la forçant de se mettre nue devant lui,

contemplant, avide, sa beauté, épuisant toutes les saveurs de son corps, toutes les ressources passionnelles; l'abandonnant, ainsi qu'une fille dont on s'est servi et qu'on paie. Et rien, dans ces étreintes furieuses, rien que des étreintes, pas un murmure d'affection, pas une càlinerie d'homme qui aime et qui veut faire oublier sa force, rien que des brisements lascifs, que des élans de faune en gaîté.

Ces choses, ces exigences, cette luxure outrée, venant d'un amant sincère et épris, nées d'un mélange de passion et de sentiment, eussent pu être tolérées, sinon acceptées. Mais, dérivant d'une dépravation, d'un vice, d'une abjection, elles étaient infâmes; et Paule reculait devant cette souillure.

Révoltée, elle se réfugia dans une altière résolution : elle interdit la porte de sa chambre à son mari.

Sur ces entrefaites, elle s'aperçut,

avec une sorte d'effroi atténué par l'espérance, qu'elle était enceinte. Sa grossesse, la délivrant des obsessions de Christian, fut pour elle une délivrance. Faite pour aimer et n'aimant plus son mari, elle se mit à reporter sur l'être qui était en son sein tout le besoin de chérir qui s'agitait en elle.

M. de Lormon, devant la grossesse de sa femme, ne cessa point de s'amuser. Mais il fut correct, sinon affectueux avec elle. C'était tout, désormais, ce qu'elle devait désirer de lui.

Paule accoucha d'un fils. Et une joie fiévreuse s'empara d'elle, ainsi qu'une infinie consolation.

C'est à peine si, au milieu de son allégresse, elle s'inquiéta de la gêne qui, soudainement, fit son apparition sous son toit.

La conduite de Christian avait, en effet, son contre-coup dans la fortune de la maison. Le jeu, les filles et le monde venaient de faire une large brè-

che dans cette fortune. Mais Paule était heureuse et riche : — heureuse d'être mère et de voir sa solitude animée par la venue d'un enfant, riche de tous les baisers qu'elle prodiguait à cet enfant.

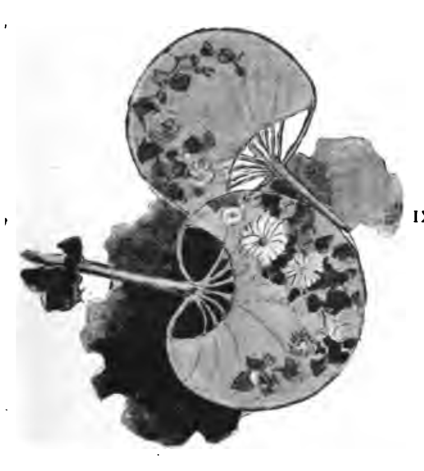
Mme de Minville, mise au courant de la situation pécuniaire du ménage, vint au secours de sa nièce et paya les folies de M. de Lormon.

Il y avait alors environ deux ans que Paule était mariée.



VII





IX MOIS s'étaient écoulés depuis l'accouchement de Mme de Lormon. L'enfant, qui avait reçu le prénom de Jacques, commençait de sourire à sa mère.

Paule, tout entière à sa joie maternelle, ne prêtait plus qu'une superficielle attention aux choses qui ne touchaient pas directement son fils. Absorbée par le

besoin d'aimer, elle s'abîmait dans une adoration de tous les instants devant cet enfant. Une quiétude infinie était descendue en elle, avait apaisé les tourments de sa pauvre âme endolorie ; elle s'endormait dans le calme et la consolation. Son mari vivait à ses côtés, sans qu'elle s'en doutât même, ayant retranché cet homme de son cœur, de son existence. Elle était mère, — la mère seule, désormais, se montrait en elle.

Cependant, il arriva qu'un jour elle fut obligée de se souvenir de son époux indigne, de constater qu'il existait autrement qu'à l'état de fantôme ou de cauchemar. Et, alors, une révélation terrible la frappa, la conscience des situations inévitables s'empara d'elle, brutalement.

Christian, après les relevailles de sa femme, était retourné à ses plaisirs. Or, comme ces plaisirs étaient coûteux, comme la fortune de Paule, dans ses revenus, était engloutie presque com-

plètement par les prodigalités, par l'entretien de la maison, il vint une heure où les dettes hurlèrent à la porte



de l'hôtel de Minville, où les créanciers se firent menaçants.

M. de Lormon, traqué, sans ressources, dans l'impossibilité morale d'appeler à son aide ses amis habituels, s'adressa à sa femme et lui demanda

l'argent qu'il eût cherché vainement, peut-être, ailleurs.

Paule ne fut que relativement surprise de la confession de Christian.

Mariée sous le régime de la séparation de biens, elle était maîtresse de sa dot et pouvait se venger du martyre que lui infligeait M. de Lormon en refusant l'aumône qu'il implorait d'elle.

Mais elle était bonne, elle était fière, surtout, et portant un nom elle voulait que ce nom fût respecté. Elle écouta la requête de son mari ; et comme il fallait qu'elle donnât sa signature pour le sortir d'embarras, elle signa tout ce qu'il désira, elle approuva toutes les paperasses notariées qu'il lui présenta.

M. de Lormon, touché, ému, peut-être sincère, lui avait exprimé, chaleureusement, sa reconnaissance. Mais elle l'avait arrêté net, dans son élan, mais elle lui avait épargné ces manifestations d'une tendresse qu'elle repoussait, et

lui indiquant la chambre où reposait son fils :

— Vous ne me devez rien, monsieur, avait-elle dit. — Je fais, en ce moment, ce que toutes les mères feraient à ma place. Je rachète l'honneur d'un nom. — Ne me remerciez pas.

A la suite de ces premières difficultés franchies, Christian, en présence du sacrifice de sa femme, avait eu comme un remords.

La tentation d'un retour vers les siens, vers le foyer familial, lui était apparue ainsi qu'une réhabilitation, ainsi que l'échange naturel, en même temps que chevaleresque d'un gage d'avenir et de bonheur.

Mais son inquiétude apaisée, la mémoire des faits s'était obscurcie en lui ; et obéissant à une force intérieure, plus grande que sa volonté même, en laquelle se fondaient, annihilées, toutes ses facultés généreuses, il s'était persuadé,

qu'en définitive, Paule n'avait accompli que son devoir et il avait repris l'existence, toute de dehors, de la vie parisienne.

Le petit Jacques venait d'atteindre sa première année, lorsque deux malheurs frappèrent Mme de Lormon : la marquise de Minville, sa tante, mourut et elle s'aperçut qu'elle était ruinée.

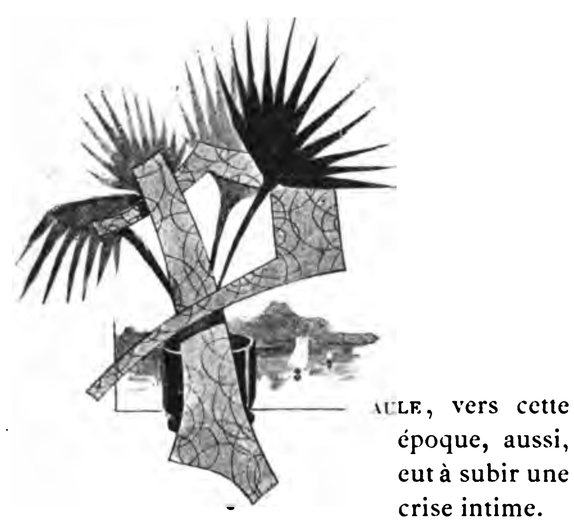
Dans une imprévoyance inconsciente, ayant cru conserver l'honneur de son nom en donnant, sans compter, à son mari, l'or dont il avait besoin, les signatures qu'il exigeait d'elle depuis qu'il l'avait trouvée complaisante, elle avait, de sa propre volonté, de ses propres mains, installé la détresse à son foyer. Mme de Minville étant morte sans fortune, Paule demeurait sans appui, torturée par cette pensée, par cette angoisse que des créanciers pourraient, d'une heure à l'autre, s'assem-

bler à sa porte, violer son seuil désolé, jeter l'insulte et l'ironie là où tout un passé respecté sommeillait, — protecteur.



VIII





AULE, vers cette époque, aussi, eut à subir une crise intime.

Le prince Lucien Serge s'étant présenté chez elle, un soir, peu après la mort de Mme de Minville, l'avait trouvée triste, affaissée et sans courage, — elle, pourtant si brave, si résolue devant l'adversité.

Il faisait, ce soir-là, une nuit d'été, lourde, orageuse, chargée d'effluves magnétiques, énervants. Dans le jardin de l'hôtel, les feuilles avaient ce bruisse-

ment continu semblable au murmure lointain de la mer. Des éclairs rayaient le ciel; et, dans le silence de la rue Barbet-de-Jouy, montaient, par inter-



valle l'interjection d'un passant, le roulement d'une voiture.

Sur les portes et sur les grilles de l'hôtel de grandes affiches jaunâtres étaient apposées, annonçant la vente prochaine de la propriété.

Ces affiches, cette vente en perspective... peut-être, étaient-ce là, les causes de la tristesse de Paule? Peut-être aussi, en cette minute, ces causes n'étaient-elles que secondaires? Peut-être sentait-elle plus vivement, en elle, le vide de son cœur; peut-être se désespérait-elle plus que jamais devant son délaissement? — La vie a des côtés terribles: les peines matérielles qu'elle apporte accablent, souvent, l'être le mieux trempé; mais il se relève, secoue son étourdissement et s'il est mû par quelque noble inspiration, il continue sa route, sort, victorieux, de son épreuve. — Mais là où la douleur physique, là où l'écrasement soudain d'une misère n'ont pu détruire ce qu'il y a de vivace en nous, la souffrance morale sème l'absolue destruction. Un être aimé se réfugiera dans l'affection qu'il a su faire naître et qu il a vouée, quand la ruine, l'horrible et infernale ruine le blessera, le poursuivra dans ses plus secrets abris; mais s'il est seul, si

sa voix qui pleure et qui prie, clame et se lamente dans le noir, dans le mutisme des choses, si nul écho ne répond à cette voix, il se couchera, pareil au résigné dont parle la Bible, sur la terre, et, anéanti, n'attendant plus rien des hommes ni de lui-même, il s'armera de son dernier courage — pour mourir.

Paule, ce soir-là, appelait peut-être la mort à elle, comme la guérison de son mal. Elle avait son enfant, il est vrai, son fils sur qui elle reportait, depuis sa naissance, tout son amour. Mais ce fils, en ce moment, n'était-il pas, pour elle, un tourment plutôt qu'une consolation ? Ne regrettait-elle pas, même, sa venue ? — Dans nos afflictions nous peinons davantage pour ceux que nous chérissons, faibles, et que nous ne pouvons secourir, que pour nous-mêmes ; et Paule, sans doute, était torturée, songeant que la chétive fleur de sa chair, sur laquelle

toute sa tendresse instinctive de femme s'appuyait, allait s'étioler et passer, — s'étioler comme le sein qui l'avait nourrie, — passer comme le souffle qui l'avait animée.

Après être demeurés quelque temps immobiles, après avoir évoqué l'ombre aimable et chère de la tante disparue, Paule et Lucien Serge en étaient arrivés à s'entretenir des faits présents, de la ruine apportée, par Christian, dans la maison conjugale.

C'était là un sujet délicat et sur lequel le prince, surtout, était tenu à une extrême réserve. Cependant, il ne pouvait, au risque de paraître indifférent, cacher et ses sentiments et ceux du monde ; il ne pouvait s'attarder en de banales condoléances.

Le monde et son opinion importaient peu à Paule, en cette heure.

Le monde, elle le haïssait, car il lui

avait volé son mari, sa fortune ; elle le haïssait, oui, de toute l'immensité de sa douleur et elle se préoccupait peu de ses avis, de ses conseils, de sa pitié. Elle s'élevait au-dessus de la fausse humanité qui le dirige et, dans son aversion, il y avait du mépris.

Et elle avait raison ; car le monde, facile et indulgent à ceux qui peuvent faire sonner, devant lui, un gousset plein d'or, à ceux qui le rudoient, qui le traitent de haut; car le monde, bienveillant aux riches, ne demandant compte à la richesse ni de son état civil, ni de sa honte, souvent, accueillant l'infamie bien vêtue, docile aux compromissions abjectes, pourvu qu'elles se parent d'une respectabilité de commande, — le monde est implacable à ceux qui ont faim, à ceux qui, préférant la misère au crime, restent gueux, à ceux que l'existence a fourbus, et qui, meurtris par l'adversité, après avoir fourni une longue étape, tombent épuisés, man-

quant d'air, crèvent sur le bord d'un fossé, ainsi qu'un cheval forcé dans sa course, surmené et fourbu.

Il faut avoir traversé le monde



parisien, pour en bien connaître l'égoïsme, la sottise, l'atroce inconscience. Il faut les avoir coudoyés, ces hommes, ces femmes et ces filles ; — ces hommes prétentieux et nuls, sans instruction, sans préjugés d'honneur, mais imbus de tous les préjugés de la

vanité, sans autre souci que celui de la mode ; — ces femmes, adultères pour la plupart ; — ces filles, perverses et vicieuses, — vierges tenant comptoir



d'amour et le vendant, à petites doses, au plus offrant ; — il faut les avoir coudoyés, pour en mesurer la taille, pour en fixer la valeur, pour acquérir la science de ne pas se laisser éblouir par leurs procédés hypocrites, pour se con-

server la liberté, la hardiesse de s'en détacher, alors que sonne, en tout cœur généreux, en tout esprit large et cultivé, l'heure des retraites honorables, des apaisements, des oublis, du repos familial.

Comme Paule et Lucien Serge parlaient de la catastrophe imminente, de l'odieux égoïsme de Christian, de l'avenir et des moyens à employer pour conjurer les menaces de cet avenir; comme ils cherchaient quelque espoir, la jeune femme, tout à coup, secouée par un spasme, éclata en sanglots.

Le prince se rapprocha d'elle, alors, et mettant, en sa voix, comme une prière :

— Madame, dit-il, demain j'irai chez mon notaire et ma fortune vous appartiendra...

Mme de Lormon, surprise, le regarda, longuement, profondément, et de la tête fit : non.

Le prince eut une exclamation :

— Non ! Et pourquoi ?

— Parce que je ne puis rien accepter de vous, monsieur, répliqua la jeune femme, sèchement, comme touchée, soudain, par une pensée révélatrice.

Et se levant, elle le quitta brusquement.

Lucien Serge, demeuré seul, se vit ridicule. Il sortit. En passant devant les affiches jaunes, il eut un haussement d'épaules et un ricanement.





IX



UELQUE temps après cette scène, l'hôtel de Minville fut vendu. Mme de Lormon réalisa le peu qui lui restait de sa fortune; elle paya les créanciers de son mari et, munis des épaves de ce naufrage, ils louèrent un appartement dans une des maisons neuves qui avoisinent le Trocadéro.

Dans les jours qui suivirent le désastre, M. de Lormon demeura comme frappé de stupeur ; il ne sortit guère, enfermé dans sa chambre, ne se montrant. même à sa femme et à son fils, qu'à la dérobée, aux repas. On eût dit qu'une pudeur instinctive l'avait envahi, qu'il cédait à l'abattement du mal qu'il avait fait. Peut-être, simplement, après tout, succombait-il sous la pensée d'être pauvre désormais, de ne plus pouvoir vivre, à son gré, ainsi qu'il avait vécu jusqu'alors. Peut-être sa préoccupation n'était-elle qu' une nouvelle manifestation de son égoïsme; peut-être cherchait-il quelque combinaison pour se tirer du mauvais pas dans lequel il s'était engagé, n'ayant en vue que ce seul désir : satisfaire ses passions, étancher, encore et sans cesse, la soif de jouissances qui l'enfiévrait.

Tandis que son mari rêvassait, Paule ne s'attardait pas dans l'inaction.

Connaissant mieux que personne la médiocrité des ressources dont elle était libre de disposer pour l'entretien de son ménage et pour celui de son



enfant, elle s'effrayait et tentait de faire jaillir de son cerveau une idée heureuse qui devînt, pour les siens, comme la base d'une existence paisible.

Mais, élevée dans un milieu où la gêne n'apparaît que rarement, élevée loin des soucis matériels et des tracas intérieurs, elle s'épuisait en imagina-

tion, et les essais qu'elle faisait pour féconder son esprit, la rendaient malade.

Elle n'était qu'une pauvre femme, en définitive, ignorante de la vie et de ses revers.

Que pouvait-elle et que devait-elle, en dehors des soins qu'elle prodiguait à son fils ?

N'était-ce pas plutôt à son mari de saisir, corps à corps, l'adversité et de lutter contre elle ?

Un mépris immense montait en elle et s'en allait vers Christian, qui, oisif, se croisait les bras ; une colère folle la poussait vers cet homme, avec l'envie de l'accrocher par les épaules, de le jeter dans la rue, de lui crier : — « Marche, marche et travaille, misérable, pour gagner le pain de ta famille ! » — lorsqu'elle le regardait, nonchalant et morose, s'asseoir, deux fois par jour, à la table conjugale.

Elle avait espéré, en effet, que M. de

Lormon se retrouverait, vaillant, en face du malheur, qu'il écarterait de lui



les souvenirs du passé, que, bravement, il endosserait la responsabilité des faits accomplis et mettrait tout en œuvre pour être utile à lui-même et aux siens.

Mais non ; son mari semblait se faire étranger aux angoisses qui la torturaient.

Bientôt même, il fut moins assidu chez lui, et ses absences d'autrefois recommencèrent comme si rien d'anormal n'avait troublé son intimité.

Ce cynisme, cette indifférence révoltèrent la jeune femme ; irritée, elle se décida à provoquer, entre elle et Christian, une explication concluante.

Un soir, comme M. de Lormon s'apprêtait à sortir, elle le retint d'une phrase et d'un geste impérieux :

— Il faut que je vous parle, lui dit-elle, puisqu'en ces circonstances où vous auriez dû rompre le silence, vous jouez au muet. Il faut que je vous parle et il faut que vous m'écoutiez. — Depuis notre ruine, vous semblez plongé en des méditations sans fin. Dois-je vous apprendre que nos ressources ne permet-

tent guère de mener une vie contemplative et puis-je vous demander par quelles autres ressources vous espérez les remplacer ? — Après la ruine, sera-ce la charité, la main tendue et suppliante ?...

Sa voix se faisait mauvaise à mesure qu'elle s'élevait, et Christian, interdit, étonné par une telle véhémence, s'immobilisait, pâle, devant elle.

Elle reprit :

— Pour vous, pour mon enfant, j'ai tout vendu, tout livré. Je n'ai plus rien. Je sais que vos mains sont vides aussi. Mais ces mains sont celles d'un homme ; elles peuvent produire ; comptez-vous les laisser dans vos poches, paresseusement stériles ; comptez-vous les employer au service des vôtres ?

Paule, peut-être, eût eu plus de chance de réussir auprès de son mari, dans ses récriminations légitimes, si elle avait entouré ses reproches de douceur.

Mais, en elle, toutes les rancœurs d'hier surgissaient, gonflant sa poitrine et sa gorge, de rage. Cette scène imprévue, ce ton agressif déplurent à M. de Lormon.

Il abandonna son immobilité et son silence :

— Ma chère amie, répliqua-t-il, d'un air rogue, je n'ai jamais autorisé les petites filles à me sermonner. Vous n'êtes point une enfant, c'est vrai ; mais vous êtes ma femme et, comme telle, je ne vous reconnais pas le droit de m'adresser des leçons, de me prêcher morale. Je conçois mieux que vous les responsabilités et les obligations qui m'incombent, dans le moment difficile que nous traversons. Mais c'est affaire à moi de conduire notre pauvre barque et je vous prie d'être plus soucieuse, dorénavant, de la santé de votre fils que d'exercer le rôle de professeur de bienséance vis-à-vis de moi.

Et s'étant incliné devant Paule,

dans un salut cérémonieux, sérieusement ironique, il lui tourna le dos et sortit.



X





N VÉRITÉ, M. de Lormon était fort peu capable de gagner du pain, en acceptant une situation mercenaire. Il se jugeait lui-même, sous ce rapport, à sa réelle valeur et il avait été bien aise que Paule lui eût fourni prétexte à une déclaration formelle et décisive.

Christian était bien le type de l'homme du monde moderne : brillant dans un salon, c'est-à-dire sur un terrain pré-

paré, connu, savamment étudié ; ami des banalités courantes de la société parisienne, nourri de ces banalités, étranger à tout ce qui s'en écarte. Pareil à ceux qu'il fréquentait, il en avait l'inconscience, — cette inconscience qui se manifeste en face des déboires et des surprises de la fortune. Ruiné, il songeait que sa ruine ne l'empêcherait aucunement de vivre ainsi qu'il avait toujours vécu. Il se répétait cette affirmation sans chercher à savoir par quels moyens, par quel miracle il parviendrait à soutenir son rang. Et dans cette cer-

titude, ne se présentait nullement à lui la pensée de s'appuyer sur un travail quelconque pour atteindre un but. Officier besoigneux, il avait éclaboussé ses camarades de son luxe, il s'était couvert de dettes. Marié, riche, il avait désintéressé ses créanciers et il avait profité de l'or qu'il avait ramassé. — Gueux, derechef, il s'embarrassait peu de sa gueuserie; dans une belle assurance de n'être pas pris au dépourvu, il regardait fuir les jours sans tenter d'en fixer le cours hasardeux par un acte de courage, par un renoncement à toutes ses folies.

Son abjection était telle qu'il n'eût seulement pas interrogé sa femme si elle était allée à lui, les mains pleines d'une richesse nouvelle, inespérée, et lui eût dit :

— Tiens, voilà de l'or, prends-le; sème-le, comme jadis, à tous les vents et ne t'inquiète pas : la veine est féconde où je l'arrache; demain, et toujours, et



sans cesse, il y aura de l'or, ici... Dépense, jouis ..

L'idée de travail, au reste, n'était pas compatible avec ses habitudes. C'était là le principal obstacle à son relèvement moral. Un faux orgueil le secouait devant cette seule perspective : s'employer pour ressaisir la place que le sort lui avait dérobée.

Et, vraiment, à quoi eût-il occupé ses heures? — Des souvenirs de sa vie militaire, c'est à peine s'il gardait, maintenant, une vision émue, austère. De ce temps lointain, tout entier aux élégan-

ces raffinées, la banale, l'unique sensation de gâteries continuelles le chatouillait. Amolli, physiquement et moralement, eût-il été capable, aujourd'hui, de commander, ainsi que naguère, à des hommes, de les conduire là-bas, sur la frontière, au-devant des batailles?

Il était déchu; sa déchéance l'enveloppait, pareille à un manteau d'infamie.

A la suite de la conversation qu'elle avait eue avec lui, Paule avait mesuré la stérilité horrible de son mari.

Le mépris dont elle l'accabla devint atroce et, pour ne pas l'en souffleter, quotidiennement, elle résolut de se faire servir dans sa chambre.

Dès ce moment, aussi, elle rompit avec le monde, avec ses amies, avec ses parents, avec tous ceux qui l'avaient adulée et admirée à l'époque de son faste. Elle s'enferma chez elle, abîmée dans l'amour de son fils, abîmée, encore, dans une préoccupation d'avare, écono-

misant les miettes des quelques épaves échappées à son naufrage ; se privant, pour offrir à son enfant le fantôme du bonheur, cachant sa pauvreté sous des sourires, sous des caresses.

Et elle fut héroïque et elle fut sublime, dans ce lamentable adieu à tout et à tous, aux choses, aux êtres qui étaient siens depuis son jeune âge.

L'honneur de son nom, surtout, l'inquiétait. Comme pour voiler l'indignité du père, elle s'efforçait d'abriter sa vie sous une sainteté ardente afin que son impeccabilité, à elle, fût l'élément palliatif de la honte de Christian.

Ce monde qu'elle avait traversé, sinon heureuse, du moins en reine ; ce monde qui l'avait courtisée, comme on courtise les puissants, elle en redoutait, actuellement, les vilenies, les morsures et les railleries; elle en redoutait la vengeance. Elle savait qu'il est ainsi que le loup : qu'il n'attaque son ennemi que lorsque cet ennemi est à terre ; et

quoiqu'elle se haussât au-dessus de ses mesquines méchancetés, elle ne voulait pas leur donner prétexte à se produire.

Dans sa retraite, elle ne voulait pas, même, être soupçonnée.

Paule, vers ce même temps, s'aperçut que M. de Lormon était moins sombre, que ses perpétuels besoins d'argent avaient pris fin.

Elle se fût reprochée de lui demander la cause de cette aisance. Mais il vint, de lui-même, au-devant de la secrète



interrogation de sa femme et lui annonça qu'il faisait, désormais, partie du Conseil d'Administration de la « Banque Marocaine » aux appointements de cinquante mille francs.

La « Banque Marocaine, » société financière fondée depuis peu de mois, marchait grand train, en effet, et payait magnifiquement ses hauts dignitaires.





XI



PAULE avait abandonné le monde : le monde l'abandonna, l'oublia. Devant sa pauvreté soudaine et bien avant qu'elle eût formé la résolution de ne plus fréquenter les gens de sa caste, ceux-ci, flairant une débâcle, redoutant un appel au secours, s'étaient retirés, s'étaient entourés de réserve vis-à-vis de la jeune femme, avaient, selon une

expression populaire et énergique « fait le mort ». — La société est ainsi, plate, servile en face des heureux et des forts; égoïste, cruelle, insolente en face des faibles et des souffrants.

Paule, dans sa fierté de mère et de femme courageuse, n'avait que peu ressenti l'humiliation de sa solitude. Mais cette humiliation avait profondément touché M. de Lormon.

A cette épreuve, une autre s'était vite ajoutée.

Tant qu'il n'avait été que pauvre, on l'avait salué, ainsi qu'aux jours prospères, on lui avait conservé son rang et l'inscription de son nom dans les divers cercles dont il faisait partie. Mais dès qu'on s'était aperçu de sa nouvelle fortune, on avait été aux renseignements, on avait appris, avec une sorte d'effarement, accompagné de clameurs indignées, d'effarouchements simulés ou vrais, que cette fortune, il la devait à la vente de son nom, de ses titres, et

alors un tollé général l'avait condamné.

Tous ces repus, gardiens sévères d'une morale implacable, n'avaient point admis cette déchéance de l'un des leurs. Le Jockey-Club, et après lui tous les cercles minuscules qui, naguère, avec orgueil, avaient accaparé le comte Christian de Lormon, biffaient son nom, impitoyablement, maintenant, de leurs tableaux.

Cette flétrissure, cet outrage contre lesquels il ne pouvait rien, avaient jeté dans l'âme de Christian, une haine muette, inouïe, contre ceux qui les lui avaient infligés. Il aurait souhaité de s'en venger sur-le-champ, mais comme les moyens, les causes, manquaient à son désir, il avait courbé le front devant la tempête.

Toutefois, il s'était peu attardé en cette pensée, en ce souvenir lamentables. Le désordre de sa vie ne lui permettait guère de songer aux choses sérieuses, ou simplement, à sa propre

dignité. Le plaisir ayant émoussé, en lui, les facultés morales, les élans du cœur, comme aussi le développement de l'esprit, il avait supporté assez allégrement, en apparence, le scandale de sa chute.

Cependant, ainsi qu'il arrive, souvent, à la plupart des hommes aigris et déçus, toute la rancœur qui était en lui et qu'il contenait, en présence des étrangers, il la déversait en son intérieur ; à peine avait-il franchi le seuil de sa demeure, qu'une mauvaise humeur débordante s'emparait de lui, menaçante pour tous ceux qui l'approchaient.

Sa femme et son fils en étaient les victimes habituelles.

Les plaintes, les larmes, les exigences ou les fantaisies de l'enfant l'agaçaient, provoquaient sa colère, une colère sourde d'abord, — furieuse ensuite, qui éclatait en récriminations, en commandements tyranniques, en blasphèmes.

La douceur, la résignation, la tristesse de Paule l'exaspéraient, également. Et comme, ici, il n'avait point le prétexte d'une irritation ou d'une fatigue, il se plongeait en des rages froides qui, jaillissant subitement, se métamorphosaient en brutalités, en grossièretés sans raison. N'osant, encore, rendre ouvertement sa femme responsable de la défaveur du sort, il s'attaquait aux choses inanimées, aux objets, aux meubles, aux bibelots qui ornaient son appartement ; et il brisait, il cassait, ainsi qu'un insensé, pris d'un vertige de rustre, accablant de son courroux jusqu'à des fleurs, qu'il saisissait et lançait à toute volée sur le tapis, les piétinant dans une exaltation de fou ou d'enfant contrarié.

Cet homme, foncièrement personnel, ne songeait qu'à lui, qu'à son dépit. Il avait tout perdu en perdant la richesse et les considérations qu'elle procure ; il avait tout perdu, même le respect de

sa femme et de son fils, même la conscience de l'abnégation dont Paule donnait tant de preuves, et aussi cette espérance pleine de consolation sainte qu'éveille la vue d'un petit être né de soi, et qui, dans son innocence, contemple les faits et les choses sans les comprendre. Il n'avait même plus cette crainte qui sommeille en l'âme des pères les plus dégradés, cette crainte qui consiste à voir se développer l'intelligence d'un enfant dans le chaos des laideurs, dans l'ignominie des querelles de famille.

M. de Lormon, dépouillé de sa situation mondaine, ne pouvait se résoudre à son amoindrissement et il se colletait avec la honte qui l'atteignait.

Quant à Paule, les outrages, les peines, passaient au-dessus d'elle sans effleurer la superbe indifférence de son attitude.

Christian ayant reconquis, à peu

près, la grande aisance des anciens jours, avait, malgré la « quarantaine » dont il était frappé, tenté de reprendre sa place parmi les siens. En diverses occasions, il avait essayé de réunir chez lui, le soir, quelques-uns des fidèles d'autrefois ; mais on n'avait répondu que vaguement à son invitation ; son salon était resté vide. Et comme il avait insisté, réitéré son expérience, bravant l'ostracisme du monde, il avait essuyé des refus catégoriques quoique atténués par un ton de bonne compagnie.

Les rares visiteurs qui s'égaraient chez lui étaient des hommes, au nombre desquels le prince Lucien Serge dont l'assiduité, d'ailleurs, ne s'était pas ralentie depuis la scène qui avait précédé la vente de l'hôtel.

Les hommes, des viveurs, époux en rupture d'alcôve conjugale, célibataires en quête d'aventures, fréquentaient, seuls, le salon de M. de Lormon. Et ce

salon, naguère si correct, si austère, s'enfumait, maintenant, sous le feu des cigares, s'imprégnait de vapeurs de



bière et d'alcool, retentissait de conversations risquées, de rires suspects, d'exclamations boulevardières, de sous-entendus polissons.

Christian, dans une inconscience de

déséquilibré, dans une aberration d'homme aigri, dans un raffinement de méchanceté, dans une tyrannique volonté de mari méprisé, avait tout d'abord exigé, de sa femme, qu'elle assistât à ces réunions.

Paule, fidèle au principe de soumission et de résignation qu'elle s'était imposé, mue, aussi, par le secret espoir de ramener son époux à la vie régulière, avait accepté, dans les premiers temps, de se mêler au groupe des amis qu'assemblait son mari.

Mais bientôt, écœurée, obéissant, comme malgré elle, à une rébellion intime, à une révolte de toute sa pudeur violée, elle s'était abstenue de paraître à ces soirées ; insouciante de l'aveugle brutalité de Christian, elle s'était écartée de cette bohème ; et c'est de loin, murée dans sa chambre, avec son fils pour compagnon et pour soutien, qu'elle écoutait, à présent, monter jusqu'à elle, ainsi qu'une rumeur d'or-

gie, les propos bruyants des amis de M. de Lormon.

Soit qu'il se livrât à un calcul subtil et coupable, soit qu'il fût, devant ce martyre, réellement sincère, soit qu'il cédât à un sentiment de pitié, un homme, parmi tous ces hommes, semblait plaindre la jeune femme et partager sa peine. Celui-là était le prince Lucien Serge.

Bien souvent, alors que l'ivresse alourdissait les cerveaux des intimes de Christian, le prince se séparait d'eux, s'en venait frapper à la porte de Mme de Lormon, sollicitant d'elle une causerie, lui apportant des hommages et des consolations.

Quoiqu'elle n'aimât guère Lucien Serge, quoique le souvenir de sa générosité équivoque fût en elle, toujours, Paule, agréait, avec une douceur réservée, la venue du prince. Elle s'en voulait presque, alors, de la froideur qu'elle lui avait sans cesse témoignée; car.

enfin, cet homme, en ces moments, lui apparaissait moins vulgaire que les autres, car sa sympathie, si faible qu'elle fût et si peu qu'elle pesât dans sa vie, se manifestait délicatement ; et elle songeait, non sans reconnaissance, que lui seul, parmi tant d'autres, s'inclinait, encore, devant son prestige sacré d'épouse malheureuse — et de mère.



XII





L'AUTOMNE commençait. — Paule, ce soir-là, après avoir attendu vainement son mari, s'était mise à table, et dans la tendre compagnie de son fils, elle venait d'achever son repas.

Il faisait un ciel clair, un de ces ciels d'octobre qui rappellent les premières heures du printemps, qui font croire que la terre va

se couvrir de bourgeons, encore, et de fleurs, que l'hiver ne sera point, que la nature, accomplissant un miracle, va se parer, radieusement, va souffler dans l'infini, son haleine parfumée et vivifiante.

Paule s'était accoudée à la fenêtre grande ouverte, aspirant l'air humide imprégné de la sève des plantes, tendant son front à la brise fraîche de la nuit.-- Elle réfléchissait.

Un an s'était écoulé depuis qu'elle avait quitté son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy ; depuis, bientôt, quatre années elle était mariée. Ces deux dates mettaient en elle un émoi profond ; ces deux dates, évoquées et murmurées, résonnaient dans son cœur, ainsi qu'un tocsin lugubre, comme le cri d'une souffrance imméritée.

Paule réfléchissait. — Elle habitait le cinquième étage d'une de ces maisons construites derrière le Trocadéro, au-dessus de Paris, et de cette hauteur, elle

laissait, rêveuse, errer son regard sur toute la plaine immense qui s'étendait en face d'elle.

De loin, et en cette heure, sous le ciel étincelant et pur, la plaine, noyée dans une légère brume, piquée d'innombrables lumières, prenait l'aspect d'un lac énorme en les eaux duquel se seraient reflétés d'autres feux, — les étoiles qui, dans l'espace, brillaient.

Paule, quoique triste, quoique envahie par l'amertume de sa vie manquée, contemplait ce spectacle, et ses yeux, inconsciemment, admiraient cette superbe veillée des nuits parisiennes.

Devant elle, presque à ses pieds, la Seine déroulait son ruban noirâtre, balançait mollement ses ondes calmes, agitées, seulement, par le passage silencieux d'une péniche lourdement chargée, éclairées par les fanaux d'un remorqueur soufflant de longues fusées

de vapeur et brisant l'air du rauque avertissement de son sifflet. Paule percevait les battements, tantôt réguliers, tantôt précipités, de la machine, comparant la respiration de ce bateau à la sienne, le battement de cette machine aux battements de son cœur, qui, eux aussi, affolés ou paisibles, l'emportaient vers un but ignoré.

De distance en distance, des files de lumières coupaient la largeur du fleuve : — les ponts garnis de réverbères, — les ponts auxquels l'ombre prêtait la forme d'allées plantées d'arbres enflammés, versaient dans la profondeur de l'eau, des scintillements, des gerbes de brasier que le remous des vaguelettes mêlait et poussait vers l'obscurité des rives.

Paule contemplait ce spectacle et sa vision allait — croissante.

A sa gauche, sous une rougeur d'incendie, Paris s'étalait, indiqué par des

milliers de points éclatants, affirmant sa force et sa vie dans le grondement continu échappé de son ventre. Un brouillard transparent et jaune enveloppait la Ville, flottait au-dessus d'elle comme une tente gigantesque. De minute en minute, une rumeur s'envolait, de là-bas, fuyait, amoindrie, portée par le vent, sous la fenêtre de Paule, s'en allait tomber, loin, très loin, et mourir dans un écho confus.

A sa droite, la banlieue ténébreuse laissait deviner son désert et son vide. Auteuil, et plus avant encore, le Point-du-Jour, les bois de Meudon, dormaient dans le noir. Seules, de place en place, quelques cheminées d'usines, dans une clarté de forge, lâchaient des étincellements de fournaise, rayaient l'obscur; seul, encore, quelque jet électrique courait à l'horizon, rapide, rompant l'aveuglement de la nuit.

Et, en face de toutes ces choses, le palais du Trocadéro, flambant sous le

gaz, surgissait, grandi, comme la tête d'un géant difforme accroupi, riant et



montrant, dans son rire, — grimace horrible et fantastique, — sa bouche énorme, ses multiples rangs de crocs lumineux.

Paule, en dépit de l'obsession qui la torturait, prêtait son attention à la prenante beauté de ce spectacle. Et, à mesure que ses yeux en détaillaient les particularités, les aspects divers et intéressants, sa pensée se développait et l'envahissait.

Une inquiétude, un trouble se greffaient sur sa tristesse et la faisaient plus lourde.

Son imagination surexcitée, tantôt s'attardait dans la désolante stérilité du passé, tantôt se lançait à la recherche d'un renouveau, d'une solution qui la vinssent arracher aux peines du présent ; — le sentiment de sa détresse la saisissant davantage, elle cédait au découragement.

Un moment l'idée d'une séparation, d'un divorce se présenta à son esprit. Mais Paule, à défaut de foi religieuse, — car la vie l'avait rendue sceptique, — gardait, sur ce sujet, les préjugés de sa caste; habituée à considérer une femme séparée ou divorcée comme une femme équivoque, retranchée ignominieusement de la société honnête, elle ne s'était pas arrêtée sur cette résolution. Il lui paraissait plus digne d'elle et de son nom, plus conforme au respect qu'impose, toujours, un père, même

déchu, de supporter avec patience et courage le sort que le hasard lui avait fait.



XIII





SOUDAIN, un coup de sonnette la fit tressaillir : le prince Lucien Serge, à sa porte, attendait.

La mélancolie dans laquelle elle s'enfonçait, chaque jour, la rendait malade ; toute chose, tout événement étaient bienvenus, auprès d'elle, qui bri-

saient la torpeur de cette mélancolie ; en cette heure, elle succombait davantage sous le fardeau de sa peine ; le prince, apportant un dérivatif à sa souffrance, devait être favorablement accueilli.

Paule avait couché son fils. Elle était seule avec Lucien Serge. — Ils causaient ; dans le salon, la flamme courte d'une lampe projetait des lueurs pâles de temple ; la fenêtre était restée ouverte, et la nuit, dans l'au-delà, s'étendait pareille à la toile de fond d'un décor de théâtre.

Lucien Serge, ce soir-là, semblait plus tendre, plus compatissant. Et comme Paule, dédaignant de dissimuler sa détresse, lui faisait part de ses tourments, il s'était rapproché d'elle avec, dans la voix, cet accent brisé que font naître les émotions partagées ; il la plaignait. Ses paroles, respectueusement affectueuses, coulaient de sa bouche, lentes et graves. Il s'exprimait, devant

Paule, comme on s'exprime devant la sainte vénérée, — a bonne patronne, — en qui l'on a déposé ses espérances, son adoration, sa foi.

Mme de Lormon écoutait cette voix, regardait ces lèvres qui murmuraient, pour elle, des mots consolateurs; elle examinait cet homme qui, depuis quelque temps, s'essayait à lui plaire, à la comprendre, à l'honorer. Et comparant cette attitude à celle de son mari, elle sentait des larmes rouler sous sa paupière, elle regrettait, sincèrement, les rigueurs dont elle avait, jadis, plus d'une fois, frappé le prince.

Tout à coup, Lucien Serge ayant fait un mouvement, Paule eut un brusque recul, se redressa, surprise. Le prince, en effet, était près d'elle, presque à ses genoux; les mains tendues, comme pour la saisir, il se penchait vers elle et sa bouche, et son visage empourpré criaient la passion, — une passion farouche, impatiente.

— Paule, babultiait-il, je vous aime... Vous êtes malheureuse, abandonnée, pauvre... Je vous aime... permettez-



moi de vous chérir, je vous rendrai le bonheur... Votre existence redeviendra belle et enviée. — Vous serez l'une de ces reines que Paris jalouse... Vous serez ma reine et je serai votre esclave...

Et comme la jeune femme, effarée, demeurait muette, immobile devant l'imprévu et la rapidité de ce discours, Lucien Serge répéta encore, en mêlant à sa voix des notes chanteuses :

— Paule, je vous aime... permettez-moi de vous aimer...

Lorsque, remise de son étonnement, la conscience des faits se fit jour dans l'esprit de Mme de Lormon, elle se leva, d'un bond, et fut, en une seconde, loin du prince; elle n'articula nul cri, nulle coléreuse exclamation; une plainte, simplement, longue, infinie, jaillit d'elle:

— C'est odieux! fit-elle.

Puis, avec mépris :

— C'est donc là, reprit-elle, c'est donc là, mon prince, cette affection pure que vous me promettiez? — C'est donc là le dévouement que vous m'offriez? Ah! mon prince, il faut que vous soyez bien vil ou que vous me croyiez bien misérable pour que vous ayez osé m'outrager ainsi!

Et marchant vers lui :

— Qui vous a donné le droit de m'insulter ? Qui vous a dit qu'une honnête femme cesse d'être honnête parce qu'elle est malheureuse ? — Je comprends : depuis longtemps vous m'observez ; vous me voyez aux prises avec l'infortune, et, dans un raisonnement de joueur, d'homme de plaisir, vous vous êtes dit : — « Cette femme est isolée, triste, découragée ; cette femme pleure, souffre, se lamente ; donc, elle est à vendre et je l'achèterai. » — C'était vers ce but que tendaient vos assiduités auprès de moi, c'était là ce que signifiaient vos paroles chevaleresques ? — Mon prince, vous êtes un lâche. — Si, au lieu d'un mari dégradé, j'avais un époux qui m'aimât, un protecteur, je lui dirais cette honte et il irait vous souffleter, ou mieux, vous tuer. — Et je serais vengée...

Lucien Serge, d'un coup d'œil prompt et sûr, avec l'astuce et la lucidité qui

caractérisent les viveurs, avait jugé la situation périlleuse, la partie perdue pour lui. Cependant, son arrogant amour-propre étant blessé, il ne voulut pas battre en retraite, humilié par l'apostrophe de la jeune femme :

— Madame, ricana-t-il, vous prenez trop au tragique un aveu sincère, et vous me supposez de bien vilains sentiments. C'est là une erreur de votre cœur ou de votre esprit. Laissez-moi espérer qu'elle ne se confirmera pas.

En prononçant ces mots, il s'était avancé vers Mme de Lormon ; il la touchait presque, de nouveau. Comme elle le toisait de son regard hautain et froid :

— Oui, continua Lucien Serge, oui, j'ai eu tort, peut-être, de jeter à vos pieds, ainsi brutalement, follement, mon affection. Oui, cela est vrai, et je vous demande le pardon de cette faute. — Mais, pourtant, madame, si cette affection est réelle, si elle est telle que

je la considère aujourd'hui comme mon unique bonheur, — comme la chose sainte qui descend en un homme et le fait meilleur, — m'en voudrez-vous encore? — M'en voudrez-vous encore, surtout, si je persiste à vous dire que je vous aime, que je n'ai jamais aimé que vous. — Vous m'accusez d'avoir mal choisi mon heure pour vous crier cet aveu, d'avoir combiné tout un plan machiavélique pour arriver jusqu'à vous ? — Madame, c'est vous, ici, qui m'offensez. Est-ce que, naguère, au temps de votre fortune, je vous aimais moins ? Est-ce que je ne souffrais pas, quand vous vous détourniez de moi ? Est-ce qu'alors je spéculais sur votre détresse, pour vous chérir ? Et si mon aveu est venu tardivement, en un jour qui ne m'est pas favorable, est-ce à moi qu'il faut s'en prendre ?...

D'un geste habile, il tenta de s'emparer de la main de la jeune femme et

déjà il répétait : — « Paule, je vous aime! » — lorsque Mme de Lormon qui l'épiait, se dégagea. Mais ces bras qui la menaçaient s'abattirent sur elle et l'enlacèrent. Rendu violent par la résistance, Lucien Serge prenait possession de Mme de Lormon.

Ce fut une lutte, mais une lutte brève, sans appels, sans bruit. — Paule, d'ailleurs, sentait la parole s'arrêter dans sa gorge. Ses dents, serrées, ne lui permettaient d'articuler aucun son. Seul, un râle sourd et rauque ronflait dans sa poitrine, passait au travers de ses lèvres en sifflant. Elle était vigoureuse, en dépit des chagrins qui l'affaiblissaient. Dans un terrible effort, elle échappa à l'étreinte du prince et ayant recouvré l'usage de ses membres, au lieu de s'enfuir, elle se précipita sur lui, les ongles hauts. — Ses doigts accrochèrent le visage de l'homme, le raclèrent furieusement, creusant de profondes coupures sur la peau.

Le prince, en cet état, les yeux enflammés, la face labourée, était hideux.

Il eut conscience de sa situation déplorable ; honteux de sa défaite, redoutant un appel au secours de Mme de Lormon, libre, maintenant, et victorieuse, il se dirigea vers la porte du salon et après avoir, machinalement, rétabli le désordre de sa tenue, il s'inclina, jetant à Paule, dans une attitude inoubliée de viveur, cet ironique adieu :

— Madame, je me souviendrai de cette soirée. Tout autre, à ma place, se croirait au cinquième acte d'un drame, au moment où le vice est puni, où la vertu est récompensée; tout autre vous dirait qu'il vous hait après vous avoir aimée beaucoup. Je n'imiterai pas celui-là. Je me contenterai de vous répéter que, malgré le dédain dont vous m'accablez, je continuerai de penser à vous. — Cependant, en vous quittant, je serai



très franc : je n'attends plus de vous un retour que lorsque l'adversité vous aura faite plus clémente. — Si donc, un jour, vous êtes trop malheureuse, vous souffrez trop, vous vous trouvez dans une de ces minutes difficiles qui apaisent les plus farouches, qui leur ôtent toute conscience, tout espoir, tout courage, venez à moi : mon cœur, ainsi que ma fortune, seront à votre disposition.

C'était brutal et c'était cynique. —

Paule eut la sensation d'un dégoût qui montait à ses lèvres en entendant ces mots. Puis, une sorte de peur, d'appréhension s'emparèrent d'elle. L'avenir lui apparut subitement assombri. Des larmes mouillèrent ses yeux. Et quand elle rentra dans sa chambre, devant son fils endormi, souriant dans son berceau, elle s'écroula sur le parquet, à genoux. Et, elle qui ne priait plus, que tout sentiment religieux semblait avoir fuie, elle eut ce murmure infini et navrant :

— Mon Dieu, sauvez-moi et sauvez mon enfant...

L'image de son mari ne pouvait entrer en elle, même en une pareille heure. Sa plainte, sa sollicitude ne pouvaient le concerner : il était mort, pour elle, depuis longtemps.

— Mon Dieu, sauvez-moi et sauvez mon enfant...

C'était là un cri de mère, c'était là un cri de femme sûre d'elle-même,

mais qui doute, pourtant, aussi, de sa force battue par les trop profondes misères, comme, jadis, doutaient de leur héroïsme ceux qu'on menait à la torture et qui se tuaient pour ne pas être exposés au mensonge ou à la forfaiture.



XIV





ANS sa détresse, Paule en venait à douter de tout et de tous.

Quant à Christian, de plus en plus brutal à mesure que les jours se faisaient difficiles, à mesure que l'aigreur de sa situation perdue remontait en lui, à mesure surtout que les besoins d'argent, en dépit de sa fonction d'administrateur de la

« Banque marocaine », le harcelaient, il n'avait, avec sa femme, que des rapports passagers et indifférents, ne lui adressant la parole que pour traiter des questions de ménage, n'obtenant d'elle une syllabe qu'autant que sa question concernait ou des affaires, ou des intérêts.

Des mois s'étaient écoulés depuis l'affreuse soirée où Paule avait été surprise par Lucien Serge, lorsqu'un matin, des coups frappés à la porte de sa chambre, la réveillèrent. Et, soudain, sans attendre même un avertissement, Christian s'avança vers son lit. Il était pâle, à demi vêtu, et tenait, à la main, une lettre qu'agitait nerveusement le tremblement de ses doigts surexcités.

La lettre contenait peu de lignes : c'était un avis informant M. de Lormon que la « Banque marocaine » étant dans l'impossibilité de faire face à ses échéances, allait être déclarée en fail-

lite et lui rappelant la responsabilité qu'il avait encourue dans la gestion de ladite Société.

C'était net, précis, foudroyant; cela signifiait, clairement, que le comte Christian de Lormon, menacé d'une poursuite judiciaire, allait être déshonoré publiquement.

Une banqueroute frauduleuse pouvait résulter des débats qui allaient s'engager; c'était, pour Christian, à moins qu'il ne désintéressât, pour sa part, les créanciers, la police correctionnelle avec son cortège d'infamie; et, comme conclusion finale, la prison, — la prison pour vol, pour abus de confiance.

Paule, ayant lu cette missive, s'était dressée, livide. Elle regardait son mari, debout, à son chevet.

D'innombrables pensées assaillaient son cerveau, le martyrisaient et lui enlevaient les plus élémentaires facultés de comprendre l'étendue du malheur

qui la frappait. Dans l'état affolé de son esprit, pourtant, elle percevait une chose : la flétrissure de son nom. Et toute son intelligence se concentrait



vers un point unique, vers une idée qui la mît sur la voie d'un secours, d'une espérance.

Tout à coup, comme se parlant à elle-même, elle dit :

— Que puis-je ?

Puis, s'étant levée, ayant jeté un pei-

gnoir sur ses épaules, sans souci des vaines pudeurs, devant cet homme qui n'était plus son mari :

— Mais, quel est votre crime ? demanda-t-elle à Christian, de quelle faute êtes-vous coupable ? Confessez-vous, s'il en est temps encore ; dites-moi ce qu'il faut faire pour repêcher, intact, notre nom de ce bourbier, de cette fange ?

Alors Christian, fiévreusement, presque avec colère, lui conta sa mésaventure. Il avait signé des billets de complaisance, pour une forte somme, au profit de la « Banque marocaine » et, maintenant, ces billets allaient demeurer impayés. C'était là un acte d'escroquerie qualifiée. Il lui fallait donc trouver l'argent nécessaire à l'acquittement de cette dette, sous peine d'être arrêté, conduit au Dépôt, sûrement condamné. Et il ajouta :

— Vous seule pouvez, par vos parents, nous sortir de cette situation. Ils

vous prêteront ce qui nous fait défaut.

Et il répéta, en donnant à sa voix une affirmation impérative :

— Oui, à vous, ils prêteront. A moi, ils refuseraient. C'est pourquoi il est urgent que vous alliez vers eux.

Paule fixait sur cet homme qui s'exprimait ainsi, froidement, cyniquement, des yeux interrogateurs et tristes. En elle, dès à présent, bien des révélations se faisaient. Elle découvrait, en cette heure, la source bourbeuse à laquelle son mari puisait ses ressources, elle devinait de quelle ignoble besogne ces ressources étaient le prix, et une convulsion secouait ses membres, une défaillance mortelle l'envahissait.

Ainsi, le père de son enfant avait livré sa signature, avait trafiqué de son nom pour satisfaire des goûts de luxe et de débauche ; le malheureux n'avouait pas, peut-être, toute sa honte... N'était-il point un faussaire même ! ..

Alors, dans quelques jours, les journaux imprimeraient ce drame et le monde apprendrait l'irrémédiable souillure du comte de Lormon; et ce monde, dans sa méchanceté, associerait son innocence, à elle, Paule, au crime de Christian; et chacun se détournerait d'elle avec hauteur, avec mépris, convaincu qu'elle avait profité, sciemment, d'un argent volé, arraché à de pauvres diables, dont les malédictions la poursuivraient...

Elle eût voulu, certes, aider son mari, en ce moment; elle eût voulu pouvoir, encore, se dépouiller pour l'enrichir, pour rembourser ceux qu'il avait dupés. Mais elle ne possédait plus rien, mais tout son désir échouait devant la constatation lamentable de sa propre misère. — Christian semblait plus rassuré, lui. — Ne venait-il pas de lui ordonner d'emprunter à des membres de leur famille? Ne venait-il pas de lui montrer le chemin qu'elle devait suivre,

courageusement, sans fausses hésitations? — Oui, c'était là, en effet, un essai à risquer, un moyen à étudier...

Mais, plus elle songeait à ce moyen. plus elle se convainquait de son inefficacité, plus elle doutait de sa réussite. Et l'humiliation qu'il lui faisait entrevoir, la douleur morale qu'il lui imposait, mettant en elle cette timidité irréfléchie et inébranlable qui s'empare des malheureux aux heures poignantes de la vie, elle le repoussait, ce moyen, elle reculait, devant lui, comme devant l'apparition d'un spectre. Et ce fut, imbue de cette instinctive frayeur, qu'elle opposa un refus à la prière de son mari.

Mais l'état moral et physique de Christian ne lui permettait pas de comprendre tout ce que ce refus renfermait de délicatesse. Il réitéra sa demande sur un ton d'autorité plus accentué, et comme Paule continuait de

lui répondre négativement, il se fit agressif. Pour la première fois, depuis que la débâcle s'était abattue sur leur toit, il leva la main sur elle et il la souffleta, lui meurtrissant la joue.

Paule poussa un cri auquel s'unit, inconscient écho, un cri de son enfant. Cette plainte, plus chère à son cœur maternel que la sienne propre, lui rendit, subitement, le sentiment de sa situation ; jetant bas toutes ses craintes, toutes ses souffrances, ne voyant plus le martyre de la cruelle odyssée à laquelle on la condamnait, elle contint ses sanglots et, droite, toute droite et superbe, devant Christian surexcité, prêt à la violenter encore :

— Vous êtes bien misérable, dit-elle. Je voudrais que vous fussiez un fou, parce que je pourrais vous pardonner. Mais non, vous êtes un misérable et je vous hais et je vous haïrai toujours. — Mais votre honte, ma haine et tout ce qui vous concerne, et tout ce qui me

touche, m'importent peu. — Je veux que mon fils ait un nom sans tache ; je ferai ce que vous souhaitez. — J'irai mendier, j'irai implorer la pitié des miens, comme celle des étrangers, s'il est nécessaire. — Puissent mes démarches aboutir et mon enfant, plus tard, quand il saura l'histoire de ma vie, m'aimer comme je l'aime en cette heure...

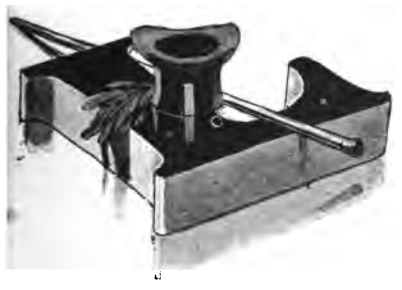
Christian, incapable d'un retour à la raison, indifférent, n'ayant pas même, en lui, le regret de l'acte qu'il venait de commettre, simplement soulagé, presque joyeux d'avoir brisé la révolte de sa femme, lui tourna le dos et, pour tout remerciement, bégaya :

— Faites vite, car le temps presse...





XV



E TEMPS pressait, en effet, les billets qu'avait souscrits Christian devant échoir le lendemain.

Paule, à la hâte, s'habilla et sortit. Alors commença, pour elle, un martyre auprès duquel toutes ses angoisses passées semblaient supportables.

Comme elle était trop pauvre pour arrêter une voiture, elle descendit vers Paris, à pied, marchant vite, courant

presque, dévalant droit devant elle avec un air égaré.

Il faisait beau, ce jour-là, et près d'elle, des gens, contents du soleil, flânaient, les lèvres souriantes; des couples fuyaient, se tenant étroitement enlacés. Et ces couples et ces gens, dans leur joie, exaltaient sa douleur.

Elle rassembla les quelques noms de ses parents, présents, à Paris, à cette époque de l'année, — on était au printemps, — et, successivement, elle alla frapper à leur porte. — Tous la reçurent, froidement, avec mille précautions insultantes, comme si elle eût caché la peste dans les plis de sa robe; et tous lui déclarèrent, tranquillement, l'échine enfoncée moelleusement dans un fauteuil, qu'ils ne pouvaient rien pour elle. D'aucuns, même, trouvèrent spirituel de lui faire entendre de la morale, de lui persuader que, s'ils repoussaient sa prière, c'était pour son bien; car, avec un mari tel que le sien, savait-on

le chemin que prendrait une aumône ? Il l'avait forcée, sans doute, à tenter cette démarche et elle avait obéi, trop esclave de ses devoirs d'épouse. Elle venait quêter un service. Mais n'était-ce point un service qu'on lui rendait en ne lui accordant pas ce qu'elle désirait? Son mari dissiperait, encore, cet argent. Mieux valait ne pas lui fournir de nouvelles occasions de scandale.

Les parents sont ainsi, pour la plupart. Ils fêtent ceux qu'ils croient riches. Ils font grise mine à ceux qu'ils savent pauvres ou ruinés.

Devant cet accueil, Mme de Lormon éprouva cette lassitude désespérée que provoque l'insuccès ; elle eut la pensée de retourner chez elle, de ne pas continuer de gravir son Calvaire. Ces mots lamentables des fatalités montaient à ses lèvres : — « A quoi bon ! » — Et ses jambes fatiguées se raidissaient. Elle avait comme envie de s'étendre

sur la terre, de laisser passer, sur elle, les événements et les choses.

Mais l'image de son enfant lui apparaissant, elle se jura d'accomplir son pèlerinage jusqu'au bout.

Des amies de couvent lui restaient. Depuis son infortune, elle les avait abandonnées, il est vrai; mais elle se dit que, parmi elles, il y avait de braves et bonnes créatures qui l'avaient réellement chérie et qui, opulentes, choyées, jalousées, n'hésiteraient pas à lui venir en aide.

Chez ses amies, ce fut une autre chanson, ou mieux, une complainte lugubre et désolée.

Toutes, étonnées de la revoir, — les unes, compatissantes, mais sans ressources; les autres, choquées par une tentative qu'elles considéraient comme une hardiesse inconvenante, comme un manque de tenue, toutes lui opposèrent un refus.

Chez les unes et chez les autres, aussi, c'était une misère morale et matérielle que Paule avait ignorée, jusqu'alors, et qu'elle recueillait de leurs



bouches confiantes, comme l'excuse naturelle de leur impuissance.

Partout, dans ce monde brillant et orgueilleux, c'était la détresse et c'était la honte.

Là, on était dans l'attente de créan-

ciers arrogants; là, encore, l'homme faisant la fête, la femme était réduite à vivre des libéralités d'un amant. — Ici, le train de la maison ne se soutenait que grâce à la beauté très haut cotée de la femme ; ici, encore, le mobilier était saisi et la « Belle Madame » s'ingéniait à sauver du désastre ses toilettes et ses bijoux.

C'était partout, oui, en ce monde, l'infamie, la débâcle. Il craquait de toutes parts, ainsi qu'une chose malade, gangrenée ; et de ses crevasses, s'échappaient, — comme un sang pourri, — tout sens moral, toute générosité, toute pudeur.

Alors, Paule se retrouva dans la rue, les mains vides, ainsi que le matin, à son départ. Dans son cerveau, les idées, les cauchemars, naissaient, se pourchassaient en un bourdonnement de ruche.

Maintenant la nuit tombait. — Sur les trottoirs, la lueur des réverbères

dessinait, fantastiquement, les ombres des promeneurs.

Paule songeait. — Et la perspective du lendemain, — de ce lendemain ignominieux, — la hantait, l'obsédait. Le souvenir de ses parents, cruellement hypocrites, de ses amies, déshonorées et cyniques, de ses amies qu'elle avait aimées, innocentes, aux temps des jeux et des rêves et qu'elle venait de retrouver adultères, perdues, s'imposait à elle. — Un doute terrible germait en son esprit.

Ces femmes, elles étaient souillées, oui. Mais n'étaient-elles pas adulées, respectées quand même ? Mais les fêtes qui éblouissaient Paris n'étaient-elles pas inventées en leur honneur ? N'étaient-elles pas puissantes ? Et elle, la malheureuse, avec toute son honnêteté, qu'était-elle ? Une pauvresse honteuse qui rôdait, par les rues, à la recherche d'un peu d'or pour racheter son nom. — Son honneur même, en dépit de son

sacrifice, de sa pureté, lui échappait; son nom, en dépit de son courage, allait être flétri. Sa moralité, son martyre ne lui avaient donc servi à rien?... Malgré eux, et à cause d'eux peut-être, elle était acculée au plus affreux de tous les avilissements, — à l'avilissement public du tribunal de police correctionnelle.

Elle avait bien un moyen de fuir la honte : — la Seine, là-bas, tout près de sa demeure, déroulait ses eaux noires. Mais sa misère était complète: elle était mère et elle n'avait pas le droit de se tuer. Elle n'avait point, l'infortunée, ce droit sacré que possède tout être, las de l'existence, en butte au mauvais sort, ce droit à la mort volontaire, au suicide. Son enfant l'appelait, la réclamait ; elle se devait — à lui — avant de consacrer une parcelle de sa pensée, de son libre arbitre — à elle-même.

Elle s'en retournait et déjà, péni-

blement, épuisée, ses pauvres jambes la portant à peine, elle longeait les quais qui mènent au Trocadéro, lorsque, soudain, elle s'arrêta, comme saisie, brusquement, à la gorge, par la main d'un fantôme invisible. — Puis, très pâle, tremblant nerveusement, mais énergique et maîtrisant son émotion, elle revint sur ses pas et rentra dans Paris.



XVI





UELQUES heures plus tard, Paule sortait de la demeure du prince Lucien Serge et reprenait, à grands pas, la route de son logis. Elle avait, dans sa poche, un portefeuille. — Elle était, irrémédiablement, perdue.

Dans ses oreilles, obsédantes et hideuses, ses propres paroles, — les paroles qu'elle avait dites à Lucien Serge, en se présentant à lui, — reten-

tissaient, encore, comme des coups de marteau sur une enclume, cassantes et brèves :

— Monsieur, il y a quelques mois vous m'avez outragée et je vous ai chassé. — Aujourd'hui, je viens à vous, prête à tout accepter. — Mon infortune est immense puisque j'ai besoin de vous...

— J'ai besoin de vous !...

Elle avait prononcé ces mots... Et Lucien Serge, ce dépravé, ce viveur, n'avait pas eu pitié d'elle. Il l'avait prise... — Elle avait prononcé ces mots, et sa bouche ne s'était pas fermée, paralysée, subitement.

Elle s'était donnée, froidement, dans une pâleur de marbre, dans une raideur cadavérique, à cet homme qu'elle haïssait. Et lui, le misérable, il l'avait possédée, il avait assouvi, sur elle, sa passion, après quoi, honorable à sa façon, il avait tenu la promesse qu'il lui avait faite : il l'avait payée ainsi que l'on paie les filles.



13.

Ah ! pauvre femme, pauvre femme, ne la condamnons pas ! Sainte martyre qu'un sentiment exagéré de l'amour maternel, de l'honneur d'un nom a jetée à l'abîme, Paule, non, ne mérite pas le mépris. — Je n'essaie point, ici, certes, de déclamer, d'exposer des théories fantaisistes, faussement humanitaires et je ne suis pas de ceux qui absolvent, systématiquement, les déchues. Mais, parmi ces déchues, ne peut-on reconnaître, sans être accusé de verbiage ou de prudhomie, qu'il existe des âmes intéressantes, des âmes qui souffrent de leur flétrissure et qui, désespérément, ainsi que des naufragés, interrogent l'horizon, avides d'apercevoir quelque bouée de sauvetage.

J'ai entendu dire par une femme très honnête, cette phrase lamentable :

— Pour cent francs, une femme que j'ai aimée, s'est livrée. Cette femme, irréprochable jusqu'alors, mais très malheureuse, n'a pas eu le choix entre



son propre déshonneur et celui des siens. Pour cent francs, pour un morceau de pain, elle s'est livrée ; et, sachant son sacrifice, je ne lui ai retiré ni mon affection, ni mon estime.

Ces mots, je les ai retenus. Et depuis, quand le hasard me place en face d'une infortune, d'une chute, j'analyse les causes de cette chute, de cette infortune. Lorsque ces causes sont semblables à celles qui ont amené la résolution de Paule, je sais braver les railleurs, les rigoristes ou les sceptiques. J'ai pitié, j'absous et j'oublie.

Quand Mme de Lormon rentra chez elle et quand elle se retrouva devant son enfant endormi, son énergie l'abandonna; elle s'affaisa, et courbée, devant son fils, elle se prit à gémir et à sangloter.

En ce moment, elle eût voulu mourir; mais la mort est rebelle à l'appel des souffrants. Elle se résigna, en apparence, et elle remit à son mari la somme nécessaire à sa réhabilitation, en lui disant qu'elle la tenait d'un de ses parents.

Christian ne demandait pas, d'ailleurs, d'explications. Il acquitta sa dette et, le péril étant conjuré, il reconquit son assurance.





XVII



E SACRIFICE de Paule quoique ayant, momentanément, porté remède à une situation désespérée, avait été inutile en ce sens qu'il n'avait point amené d'amélioration salutaire en son intérieur.

Christian, débarrassé des soucis terribles qui venaient de l'assaillir, s'était,

de nouveau, lancé dans les plaisirs, dans l'oubli des siens et de lui-même.

Mais la « Banque marocaine », à bout de ressources, n'avait pu lui continuer son traitement et bientôt l'argent lui manqua pour subvenir aux frais et aux obligations de son existence déréglée.

Alors il tomba dans l'abjection de la vie parisienne, dans cette abjection faite de toutes les choses basses, de toutes les vilenies qu'engendre la ruine. Il allait, maintenant, par la ville, flânant, sur les boulevards, en quête d'un dîner, d'une place au théâtre, d'un souper; à la recherche d'amis qui le remorqueraient durant une soirée, ou, encore, d'une femme qui, l'ayant connu aux jours prospères, se souviendrait et lui offrirait une hospitalité honteuse. Il allait, ainsi qu'un loup affamé, ainsi qu'une bête en folie, ramassant tout ce qui roulait à ses pieds, — miettes de pain et miettes d'amour.

Il en arriva, même, à des compromissions abominables : emprunts sales,



prières adressées à la maîtresse de passage, rencontrée la veille, sur le trottoir, sur les bancs d'un cirque, à la table d'un café de nuit. — Christian avait les deux genoux dans la fange et il pataugeait,

dans cette fange, inconsciemment, « portant beau, » toujours, n'ayant renoncé à aucune de ses anciennes prétentions de joli homme, arrogant et superbe. — Et, en apparence, en effet, il n'était point



changé : correct, élégant, l'œil vif, le geste impérieux, la lèvre gracieuse et souriante, — mais souriante, parfois, avec des plis mauvais, — il se montrait dans les lieux qu'il avait coutume de fréquenter, sans souci des murmures qui s'élevaient derrière lui, indifférent, bravant la médisance et l'accueil injurieux des gens.

Un homme du monde peut, à Paris, vivre pendant un certain laps de temps, d'expédients et de trafics inavouables; mais cette trêve que semblent lui octroyer les facilités, les promiscuités, les libérales familiarités de la grand' ville, n'a, généralement, qu'une limite très bornée, qu'un terme très défini. M. de Lormon, s'il ne se doutait pas de cette vérité, ne tarda point à la constater.

Bientôt toute son expérience de viveur, d'homme habile, se heurta à des refus, à des révoltes, à des outrages qui, jusqu'alors, lui avaient été épargnés. On lui tourna le dos, publiquement, on ne le salua plus, dans la crainte d'une poursuite, d'une requête intéressées. Les meilleurs se contentèrent de hausser les épaules, de secouer la tête, tristement, en parlant de lui; les malveillants, les pires, — ceux qui, personnellement, avaient, sur la conscience, des fautes ou des crimes plus

nombreux, plus avilissants que les siens, — crièrent, bien fort, sa déchéance, déclarant qu'il n'était plus possible de le voir sans commettre une « gaffe » grossière, sans risquer de se perdre, par générosité, sans profit. — Christian vit la solitude s'établir autour de lui; il sentit le vide tomber, ainsi qu'un froid polaire, sur sa tête. Hommes, femmes, fournisseurs de haut et de bas étage, le fuyaient.

Il était le paria devant qui tout s'efface, tout s'évanouit, tout disparaît.

— Alors il eut peur.

— Et, dans son affolement, privé des plus élémentaires ressources, comme il lui fallait de l'argent, de l'argent encore et quand même, il se retourna vers sa femme; il se dit que la malheureuse, ayant une fois réussi à apitoyer un cœur charitable, réussirait encore, et il résolut de l'envoyer mendier, de nouveau, cet argent dont il avait l'inextinguible besoin, qui mettait, en lui, comme des

pensées démentes, qui l'excitait à de criminels appels.



XVIII





AULE, un soir, venait de coucher son fils et veillait sur le sommeil de l'enfant, presque heureuse, presque oublieuse devant l'innocence et la pure beauté du petit être, lorsque son mari la pria de lui accorder quelques instants d'entretien.

Surprise, mais docile et digne, elle suivit Christian au salon. — La nuit était étoilée et chaude; par les fenêtres

ouvertes, la lueur du ciel et l'haleine de la terre entraient, faisant ressortir, plus vivement, l'attitude de M. de Lormon, — attitude étrange, en effet, car Christian, très correct d'habitude, semblait, ce soir là, mal à l'aise dans ses vêtements en désordre, titubait comme ivre, bégayait des mots pâteux, des incohérences.

Christian, en vérité, était gris. Craignant de manquer d'audace, sans doute, pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée, redoutant de ne pouvoir soutenir le regard de sa femme au moment où il lui demanderait de redevenir mendiante, il avait bu, et son souffle alcoolisé s'épandait autour de lui.

Devant cette suprême et dernière déchéance, Paule fut saisie d'effroi; elle eut un mouvement d'indignation et de honte, et, sans prononcer une parole, elle voulut se retirer.

Mais Christian, qui l'observait, en dépit de son ivresse, se leva, trébuchant,

il la prit et la força de demeurer près de lui.

Alors s'étant assis, brutalement, il lui commanda de trouver de l'argent.

Et des menaces échouèrent sur sa bouche qui bavait, dont les dents, serrées, grinçaient à mesure qu'il ébauchait une phrase.

Paule, encore une fois, sans répondre, tenta de fuir, mais il la rattrapa et s'accrochant à ses vêtements, il la contraignit de s'asseoir à son côté. Ses doigts avaient le geste hideux qu'ont les mains des ivrognes empoignant le fantôme invisible de leur hallucination; ils avaient, aussi, cette hésitation chercheuse, grossière et terrible de la bête qui tâte une proie.

Paule, dans un effort, pourtant, se dégagea.

— De l'argent, dit-elle, et sa voix tremblait et se cassait, entrecoupée de sanglots contenus, — de l'argent... Je suis pauvre, j'ai vendu tout ce que j'ai

pu vendre. Je n'ai plus d'argent à vous offrir.

— Ceux qui vous ont prêté, déjà, — reprit Christian, durement, — vous prêteront encore. Vous irez les trouver. Il le faut.

Paule fit, — non, — de la tête.

Christian, alors, se dressa et alla vers elle.

— Vous dites non, gronda-t-il, quand vous me voyez malheureux, à bout de tout, ruiné... vous dites non!... mais vous êtes donc une mauvaise femme...

Et il répéta, dans une colère sourde, formidable :

— Je vous dis que vous trouverez de l'argent... que demain vous en rapporterez ici... M'entendez-vous ?...

Alors Paule éclata. Son indignation, maîtrisée, s'échappa d'elle-même; elle apostropha son mari :

— Vous êtes un homme méprisable, répliqua-t-elle, plus méprisable que je

n'osais le penser. Vous essayez de vous servir de moi comme d'une mercenaire et, n'ayant plus de honte à connaître,



vous voulez que je partage votre ignominie. — Vous

me jugez mal, ou trop bien, au gré de vos désirs. J'ai, pour vous, pour le nom que vous m'avez condamnée à porter, mendié une fois. — Quand on a gravi le Calvaire, on ne tente plus son ascension. — Non, je n'irai pas demain, selon votre ordre, implorer la charité des autres; non, je ne vous fournirai point cet or que vous demandez à mon humiliation... à mon déshonneur...

Dans le salon, il y eut un silence. — Un pas lourd d'homme pesa sur le tapis, et un coup, rapide, mat, résonna suivi d'un cri étouffé.

Christian avait saisi sa femme. Il la frappait, la frappait sans relâche, ignoblement. Paule, renversée sur un siège, subissait cette torture sans un murmure, sans une plainte.

Mais soudain, elle fit un bond, un bond énorme d'esclave traquée, de créature éperdue, violée, et s'élançant vers la porte, elle gagna, comme in-

consciente de ses mouvements, dans une démarche de somnambule, sa chambre, où elle s'enferma.





XIX

SON ENFANT dormait. Elle alla vers lui et le regarda longuement, fixement, dans un calme étrange Paule, en effet, ne pleurait pas. Les larmes, en elle, étaient taries ; son mari venait d'en sécher la source. Une douleur effroyable était en son cœur ; mais son visage, impassible, ne reflétait point l'expression de cette douleur. Les crises décisives de la vie sont ainsi : implacablement muettes. Une immuable résolution

semblait avoir remplacé, en elle, toutes les luttes, tous les espoirs, toutes les souffrances.

Paule s'assit, auprès de l'enfant, et songea. Ses jours, ses pauvres jours, la vinrent hanter, alors, et défilèrent devant elle, comme en une lugubre procession. Elle eut peur de ce passé surgissant, ainsi, lamentablement ; elle eut peur, surtout, des traîtrises, des hontes de l'avenir et, dans une suprême résignation, elle décida de mourir. — Son fils, même, ne la retient plus. — Elle l'emmènera, avec elle, dans la mort, et tout sera fini.

Par la fenêtre ouverte, des étoiles et des parfums terrestres, toujours, entraient.

Mais Paule, depuis des heures, déjà, est immobile et, là-bas, tout à l'horizon, une lueur d'aube s'élève.

C'est le matin.

La jeune femme se dresse, tout à coup, froide et blanche, — toute blanche. Elle erre, un instant, dans cette chambre qui la vit tant peiner et tant pleurer, qui vit tout le drame effrayant de sa triste existence; elle se penche sur le lit de l'enfant, saisit le petit être ensommeillé, l'étreint et l'emporte.

Elle s'avance vers le balcon; et, de cette hauteur, son regard plonge, comme naguère, comme au soir où Lucien Serge l'outragea, sur Paris.

Mais ce n'est plus le panorama de la grand'ville, vue la nuit, qui s'étale devant elle. Ce ne sont plus des rayons lumineux, des lueurs, des scintillements, pareils à des éclats de feu d'artifice, qui viennent des lointains et montent vers elle.

Des brouillards, nuages vagues et légers, flottent sur la Cité, l'encadrent, se balancent, flocons caressants. La Seine roule et, dans une éclaircie, laisse apercevoir, ainsi qu'une plaque d'argent, son eau tranquille.

Les chaussées sont désertes.

Les fenêtres des maisons qu'estompe l'ombre des première heures du jour, se détachent, en relief, sur les façades irisées par l'aurore.

Les brouillards s'étendent, se font moins opaques; ils s'animent, comme secoués par les mille bras des êtres qui s'éveillent.

Soudain, le soleil paraît, resplendit au-dessus de la ville, traverse et dissipe, timide encore, sous sa chaude lumière, les vapeurs qui la protégeaient.

Un cri d'homme, — travailleur, marinier, vagabond ou